



T. Holloway sculp.

Dedclaration of Pregnancy. Déclaration de la Grossesse.



T. Holloway sculp.

Dedclaration of Pregnancy. Déclaration de la Grossesse.

MONUMENT
DU
COSTUME
PHYSIQUE ET MORAL
DE LA FIN DU
DIX-HUITIÈME SIÈCLE;
OU
TABLEAUX
DE LA VIE.

TOME PREMIER.

A LONDRES:
Chez C. DILLY, Poultry.

M. DCC. XC.

Ms. Gay 20 Oct. 1814.



A V I S
DES
É D I T E U R S.

LA fin du dix-huitième siècle sera l'une des époques les plus remarquables de l'histoire. La révolution qui s'est faite dans les idées & dans les usages, est digne d'exercer les pinceaux des *Théophraste* & des *La Bruyère*. C'est d'après ces modèles qu'est rédigé l'Ouvrage dont nous faisons l'hommage au Public. Il est orné de gravures qui présentent divers événemens de la vie de société. Elles font l'ouvrage des artistes les plus habiles de notre tems.*

* Dans l'Edition originale de cet Ouvrage, on a embelli chaque histoire d'une estampe intéressante, dessinée & gra-

A

Les faits employés dans la plupart des traits relatifs à chaque estampe, remplissent d'autant mieux le titre de *Costume Moral*, que l'auteur (*M. Ret. de la B.*) s'est attaché à les prendre dans la vérité. On fait qu'aucun homme de lettres n'a plus observé, n'a recueilli plus de traits frappans dans l'histoire privée de toutes les classes de la société. Ces traits peignent la façon de penser & d'agir du siècle ; ils en font l'histoire morale, & se trouvent si heureusement adaptés à l'estampe, quoiqu'elle ne soit qu'une conception générale, qu'ils y cadrent comme si elle avoit été dessinée sur l'événement. *Rien n'est beau que le vrai* dit Boileau.

vée par M. MOREAU le jeune, Dessinateur du Cabinet de S. M. T. C. & par d'autres Artistes célèbres. Le Libraire qui présente au Public cette Edition, a choisi deux de ces Estampes, qu'il a fait graver par M. HEATH ; & il en a placé une à la tête de chaque Volume.

On passe en revue les différentes situations où peuvent se trouver les deux sexes, dans le cours ordinaire de la vie.

TABLEAU I.

Nous pouvons citer LA DÉCLARATION DE GROSSESSE : circonstance importante, qu'on enrichit ici du précepte, & qu'on égaie par l'exemple.

TABLEAU II.

LES PRÉCAUTIONS en font la suite nécessaire : on y trouve des traits rassurans, & une histoire intéressante.

TABLEAU III.

On peint dans l'HEUREUX AUGURE, ou le PRÉ'SAGE ACCEPTE', les mœurs des gens du monde & du peuple.

TABLEAU IV.

N'AYEZ PAS PEUR, MA BONNE AMIE, offre des détails utiles & amufans ; l'on s'y déclare pour un usage que la pudeur & la fureté des femmes semblent réclamer.

TABLEAU V.

On voit dans le Tableau, C'EST UN FILS, MONSIEUR ! la vive expreffion des fenti-
mens de la civilifation, plutôt que de ceux
de la nature : car celle-ci, pour la popula-
tion, demande des filles ; c'est fon vœu, dans
toute la nature animée. Mais dans l'état
focial, on demande un fils, pour perpétuer
le nom. C'est une invention moderne que
le nom de famille : chez les anciens on ne
confervoit le fouverir que de deux géné-
rations ; il faut cependant en excepter les
Héraclides, & les peuples dont le nom

avoit celui de leur Patriarche pour patronyme, comme les Israélites, les Moabites, les Ammonites, les Madianites, &c.

On a joint ici quelques anecdotes intéressantes, & qui ne feront peut-être pas tout-à-fait perdues pour l'exemple.

TABLEAU VI.

LES PETITS PARAINS offrent entre autres un trait véritable, qui donnera aux parens un moyen de remplir de bonne heure, & sans danger, le cœur de leurs enfans.

TABLEAU VII.

C'est un trait charmant d'une de nos Princesses que LES DÉLICES DE LA MATERNITÉ.

TABLEAU VIII.

Le signe & la chose se trouvent à l'unifon dans l'ACCORD PARFAIT. Il ne faut pas oublier que le chemin du cœur le plus sûr pour un amant, c'est celui de l'accord de sa voix avec celle d'une belle : les cœurs suivent toujours leur organe, & le goût du chant se change en celui de la personne.

TABLEAU IX.

Nous ne dirons rien du RENDEZ-VOUS POUR MARLI : c'est un trait très-voilé, trop récent encore.

TABLEAU X.

Le trait de présomption qui se trouve raconté dans LES ADIEUX, est arrivé mille

fois en France. M. *Marmontel* en a fait un conte charmant ; & M. *de Chabanes*, une comédie infiniment agréable ; mais tous deux sans se copier. Nous ne les avons imités ni l'un ni l'autre ; nous avons notre original.

TABLEAU XI.

On trouve une triple anecdote, sous le titre, LA PROMENADE DU BOIS DE BOULOGNE : nous la tenons d'une Dame de qualité, l'une de celles qui y font un rôle.

TABLEAU XII.

C'est dans le Tableau intitulé LA DAME DU PALAIS, que se trouve un de ces traits anecdotiques, assez fréquens, mais toujours cachés, qu'on ne peut raconter qu'en les déguisant beaucoup.

Jusqu'à présent les Femmes ont joué le premier rôle : les Hommes vont avoir leur tour.

TABLEAU XIII.

LE LEVER de Monsieur. Voici un de ces traits bisarres qui peignent le siècle, comme celui de *Philomène*, dans *Pétrone*, peint celui de *Néron*.

TABLEAU XIV.

LA PETITE TOILETTE. A cette occasion l'on raconte un trait qui n'est pas à l'honneur des mœurs actuelles : mais qu'y faire ? Il faut bien les peindre telles qu'elles sont.

TABLEAU XV.

LA GRANDE TOILETTE de Monseigneur. On voit ici la dédicace d'un livre, une fa-

yorite, & un auteur faire son chemin. La dernière chose est la seule extraordinaire.

TABLEAU XVI.

LA MATINÉE. On attribue ce trait à un Marquis, plus connu par sa liaison avec un homme célèbre que de toute autre manière.

TABLEAU XVII.

LA COURSE DE CHEVAUX. C'est une imitation Angloise. Mais on ne la transplantera pas ici, cette simple ; elle est exotique, & le climat ne lui est pas favorable. L'aventure est un peu dans le genre Anglois.

TABLEAU XVIII.

Dans le PARI GAGNE', on retrouve quelque chose qui se sent de la première

partie de *Caroline* : il faut avertir que l'histoire étoit faite bien avant que le roman parût.

TABLEAU XIX.

Le jeu est un grand *écueil* ! On tient le trait historique de la PARTIE DE WISCH du *roué* qui en est le héros.

TABLEAU XX.

OUI OU NON ! Charmante situation, où s'est trouvé l'un des hommes les plus aimables du royaume.

TABLEAU XXI.

Voici une situation un peu vague, LA SURPRISE, qu'il a fallu exprimer par une de ces aventures qu'on rencontre partout : cependant celle-ci est piquante, & peut donner une leçon aux Provinciales.

TABLEAU XXII.

LA PETITE LOGE. Deux aventures singulières, dont les mœurs actuelles n'auront certainement pas fait prévoir le dénouement.

TABLEAU XXIII.

LA SORTIE DE L'OPÉRA. Beau sujet ! Site charmant, quoique trop fugitif ! Voici des finesse, de l'art ! O Bocace ! Bocace ! que n'as-tu vu notre Sortie de l'Opéra ?

TABLEAU XXIV.

LE SOUPER FIN. L'on ne peut mieux terminer la journée ! Ce n'est que dans les capitales qu'on fait de ces parties-là : elles seroient trop visibles ailleurs. Celle-ci offre une double intrigue, & des exemples vrais.

TABLEAU XXV.

LE SEIGNEUR CHEZ SON FERMIER. Les
ames honnêtes & sensibles ne liront point
sans attendrissement cette histoire récem-
ment arrivée.

TABLEAU XXVI.

LE VRAI BONHEUR. Ce n'est point sans
regret que la vérité de l'histoire nous a
forcés ici de donner un démenti à ce titre.



T A B L E A U X

D E L A V I E.

T A B L E A U P R E M I E R.

D E ' C L A R A T I O N D E L A G R O S S E S S E .

— “ C R O Y E Z - V O U S , M a m a n ? ”

“ O u i , m a f i l l e : c e q u e v o u s é p r o u v e z e s t l e s y m p t ô m e o r d i n a i r e . ”

“ C e r t a i n e m e n t , m a f i l l e , ” s ' é c r i a M .
D ' O R M O N D , q u i v e n o i t d e p r e n d r e s a t a f f e

T O M . I .

B

2 DECLARATION DE LA GROSSESSE.

de chocolat, & qui tenoit déjà sa canne à bec de corbin pour s'en aller.

“ Mon mari fera donc bien content !”

“ Si j'osois lui annoncer la première une si heureuse nouvelle !” disoit à part une jolie femme de chambre, qui tenoit la porte entr'ouverte.

——“ Ma chère enfant,” reprit la mère, “ vous voilà donc dans la situation qui rend la femme un objet sacré pour son mari : M. D'ORMOND votre beau-père est au comble de la joie !” —

“ Vous m'étiez bien chère, ma bru ! mais vous me le devenez aujourd'hui cent fois davantage.”

Après ce petit colloque, la mère & le beau-père sortirent de chez la jeune femme, & ils allèrent trouver le mari.



DECLARATION DE LA GROSSESSE. 3

—“ Je ne vous recommande pas les complaisances, mon fils,” dit M. D'ORMOND ; “ vous aimez votre femme, & elles vous seront naturelles.”—

“ Mon cher gendre,” dit la mère de la jeune épouse, “ il est important de ne pas la contrarier : son fruit en souffriroit ; & vous auriez un fils ou une fille maussade. Tenez-la dans la gaieté.”

Cette leçon donnée au mari, déjà prévenu par la rusée PE'TRONILLE, le père & la belle - mère s'en retournèrent chacun chez eux, dans leurs antiques carosses, traînés par des chevaux mûris par l'âge, comme il seroit à désirer que fussent tous ceux de la capitale.

M. D'ORMOND LA GAI, après avoir remercié PE'TRONILLE, entra chez sa femme.

4 DECLARATION DE LA GROSSESSE.

“ Je viens, ma bonne amie, d'apprendre une nouvelle qui me comble de joie.”

“ Je la partage, Monsieur.”

“ Vous la causez, mon amie : je vous devois le bonheur ; je vais vous devoir la paternité, le plus beau des titres, celui qui honore l'homme, & le rapproche de la Divinité..... Ma chère HORTENSE, que je vous dois !”

M. DE LA GAI pensoit bien ce qu'il disoit, quoiqu'il trouvât PETRONILLE jolie : pénétré de ce qu'il devoit à sa femme, qui lui avoit toujours paru aimable, il étoit à cent lieues d'une infidélité..... Qui l'y amena donc ?..... Sa femme.

Madame DE LA GAI, cette HORTENSE, jusqu'à ce moment si aimable, qui fut si

touchante encore dans les premiers tems de sa grossesse, c'est-à-dire avant qu'elle ne fût déclarée, ne se vit pas plutôt un objet sacré pour deux familles, que la tête lui tourna : elle devint d'abord mignarde, puis exigeante, puis capricieuse, puis insupportable ; &, au lieu de remplacer ce que sa grossesse lui enlevait de graces, par ce ton affectueux & tendre, par cette propreté de négligé qui surpasse la parure (elle ne convient point alors), Madame DE LA GAI s'abandonna imprudemment à deux choses également dangereuses : elle devint peu soigneuse de rendre son état intéressant ; & elle marqua une humeur désagréable. Le comble de ce tort, déjà si grand, c'est qu'elle exigeoit que son mari fût toujours auprès d'elle ; & c'est le tems où la femme devoit le plus faire désirer sa présence.

M. D'ORMOND, père, étoit philosophe ;
il débitoit à ses enfans de fort bonnes

6 DECLARATION DE LA GROSSESSE.

choses : par exemple il leur disoit—“ La *Callipédie de Guillet* n'est une sottise que dans le livre de cet auteur ; le fond de la doctrine est réel : il est un art de faire de *beaux enfans* ; c'est de régler ses passions, dès le moment de leur conception. Si vous êtes trop exalté par la tendresse, vous procréez des êtres foibles, ardens, susceptibles d'être très-bons ou très-mauvais sujets, mais qui ordinairement ne vivent pas : si l'on est exempt de passions, on fait des fots, dont la figure est régulière ; si l'on souffre au moral, on fait des laids méchans ; si l'affreux libertinage excite une coupable effervescence, on fait des MONSTRES ; c'est pourquoi les bâtards des filles perdues sont presque toujours des SCELE'RATS. Mes enfans, réglez tous vos désirs ; soyez gais, contens. Pendant la grossesse de ma bru, qu'elle n'éprouve aucune passion désagréable : après la naissance, préservez votre fils ou votre fille de la douleur, du mauvais exemple, même avant l'usage de la

raison ; car la mémoire conserve des choses non comprises ; & souvent ce qu'on appelle *mauvaises dispositions* des enfans, n'est qu'un ressouvenir confus."

Ce discours & beaucoup d'autres redoublèrent l'exigeance d'HORTENSE : elle ne se gênoit en rien, afin d'être contente ; & elle vouloit que son mari se contraignît en tout.

Ses premiers caprices furent les *envies* : elle vouloit qu'il lui donnât tout ce qui lui passoit par la tête ; & les choses les plus ridicules étoient toujours celles sur lesquelles HORTENSE insistoit davantage. Tantôt elle exigeoit le chien ou la peruche de Madame de * * *, tantôt un de ses bijoux : elle voulut avoir un couffin de la Reine. Tout lui fut donné avec des peines infinies : & elle dédaignoit tout, dès qu'elle l'avoit. Enfin un soir elle demanda *la lune* !

8 DECLARATION DE LA GROSSESSE.

Son mari étoit défolé.—

Il faut observer que la femme qui faisoit ces demandes extravagantes, étoit délabrée, ses bas non tirés, avec des chaussures avachies.

M. DE LA GAI consulta son père, pour donner *la lune* à sa femme. Le vieillard éclata de rire. Mais il fit faire un globe aërostatique, y suspendit un rond lumineux, & fit ainsi descendre la lune chez sa bru : en la prenant, la folle manqua d'éprouver le fort de Sémélé.

Cependant, l'époux impatienté remarquoit les graces piquantes de PETRONILLE : cette jeune fille, très-maltraitée par Madame, eut envie de s'en venger ; & elle se laissa dire de jolies choses par Monsieur Qu'importe que l'infidélité soit complète ? C'est toujours le plus

grand des malheurs pour une femme que de perdre le cœur de son mari.

Heureusement pour Madame DE LA GAI, sa mère s'aperçut de ce qui se passoit. Elle observa sa fille : elle trouva que le mari, quoique très-coupable, n'avoit pas tous les torts : elle donna des conseils à la jeune épouse ; elle lui en fit sentir l'importance, & parvint à la ramener.

Madame DE LA GAI fut effrayée du danger qu'elle avoit couru de perdre le cœur de son mari.

Elle voulut redevenir aimable même avant ses couches ; & elle le redevint par la recherche des graces qui lui convenoient, par une tendresse raisonnable, & par la dignité d'épouse.

Elle ne renvoya pas PE'TRONILLE : au contraire, elle lui témoigna de l'amitié.

10 DECLARATION DE LA GROSSESSE.

Elle éloigna de cette fille, jusqu'à l'idée qu'elle l'eût soupçonnée : elle s'en fit aimer ; elle lui rendit agréable le retour sur elle-même, en la préservant de la honte, & s'en fit une amie solide.

M. DE LA GAI, étonné de ce changement, reprit du goût pour sa femme : mais un jour il crut devoir excuser son refroidissement à PE'TRONILLE. Cette jeune fille ne lui répondit qu'en fondant en larmes.—“ Jamais, jamais,” lui dit-elle, “ il ne fut d'aussi bonne maîtresse ! c'étoit une maladie qu'elle avoit ; & je suis au désespoir de l'avoir haïe !”

Sa maîtresse l'entendoit.—“ A quoi je me suis exposée, en comptant trop sur mes droits ! Ah ! rien n'est sûr dans la vie ; & il faut toujours se conduire comme si l'on étoit prêt à perdre le cœur de son mari.”

DECLARATION DE LA GROSSESSE. II

La mère d'HORTENSE continua de donner d'excellens conseils à sa fille, entre autres celui-ci :—“ Ce n'est pas femme, c'est fille que vous avez plu à votre mari : dans le mariage, il faut qu'il retrouve en vous, le plus long-tems qu'il se pourra, HORTENSE DE LORME plutôt que Madame DE LA GAI.

Voilà le mot : “ *Propreté, modestie, pudeur de fille, rendent le mari long-tems amoureux de sa femme.*



T A B L E A U I I.

LES PRÉCAUTIONS.

LES femmes quelquefois sont imprudentes, & ridicules quelquefois, par les précautions.

“ Appuyez-vous sur mon bras, Madame, & posez le pied avec fureté.”

“ Ouvrez la chaise à porteurs,” dit le mari, qui soutenoit de l’autre côté.

La jeune & douce beauté (elle n’a que quinze ans) entre dans sa chaise, est doucement portée par deux grands laquais picards, & va se promener aux Tuileries. Le Duc avoit près de quarante ans.

“ De quel précieux dépôt la nature a chargé la femme ! ” dit-il à son beau-frère, en allant à pied, car le jardin n'étoit qu'à deux pas—“ elle porte toute ma postérité ! ”

“ Peut-être des héros futurs, ” dit le jeune Prince de L***.

“ Votre sang & le mien en ont produit plus d'un, ” reprit le Duc.

Arrivés à la porte des Tuileries par la cour du manège, les porteurs s'arrêtèrent : le frère & le mari présentèrent la main à celle qui leur étoit si précieuse ; & ils entrèrent dans l'allée des Feuillans.

Les marronniers étoient en fleur : c'étoit le plus beau jour du mois de Mai. La Duchesse respiroit avec délices le parfum des fleurs ; & la douce influence du rayon-

nant époux de la nature, donnoit un nouvel éclat à ses charmes.

Qu'elle étoit belle ! mais mille fois plus intéressante encore !

Le Duc la regardoit avec cette admiration concentrée, qu'on pourroit nommer la jouissance complète de soi-même & de tout ce qui nous appartient.

En ce moment, la Duchesse posa son pied délicat sur un petit caillou rond, qui la fit hauffer de deux lignes. Elle en fourrit : mais le Duc effrayé devint pâle ; il fut au désespoir d'être forti.

Le Prince de L*** le rassuroit : mais qui pouvoit rassurer un mari de quarante ans, qui n'avoit point eu d'enfans d'une première femme !

Il étoit prêt à faire appeler les porteurs.

“ Je vous en prie,” lui dit-elle, “ laissez-moi respirer ici l’air & la verdure ; je m’y trouve délicieusement.”

Il étoit douteux que le Duc y eût consenti, lorsque le jeune Prince aperçut le Docteur TRONCHIN au bas de la terrasse—
“ A nous, Docteur !” lui cria-t-il ; “ venez un peu pour rassurer Monsieur le Duc.”

Le Docteur chercha un escalier, & monta.

“ Vous allez voir qu’il me fera promener,” dit la jeune Duchesse.

“ Madame, il vous prescrira des précautions plus grandes encore.”

“ Oh, qu’il ne vienne donc pas !”

Le

Le Docteur les aborda.—“ Est-ce que Madame est trop foible,” dit le Docteur, “ que vous la foutenez l’un & l’autre, & qu’elle va comme si elle marchoit sur des œufs ?”

“ Non, Docteur ! Madame est grosse, & ”

“ Marchez-vous bien, Madame ?”

“ Le mieux du monde. C’est Monsieur le Duc qui ne veut pas que je fasse un pas librement.”

“ Pourquoi ?”

“ Mais le dépôt précieux ... que Madame porte ”

“ S’accommode fort mal de vos prétendues *précautions*. Vous gênez tous les

mouvemens : si elle fait le moindre faux-pas, vous doublez la secousse, en la soutenant avec précipitation."

"C'est ce que vous venez de faire, Monsieur," dit la jeune Duchesse.

"Laissez Madame libre ; qu'elle marche, qu'elle coure ; seulement, qu'elle ne tombe pas !"

Le Docteur prit la main de la jeune Dame, la fit descendre vers le bassin octogone, & marcher sans précaution ; en recommandant de faire la même chose tous les jours, si l'on ne vouloit pas qu'elle mît au monde un enfant débile & plein d'humeurs.

On monta sur la terrasse de la rivière. Le Duc étoit peiné, malgré lui, toutes les fois que la jeune épouse se penchoit sur le

parapet, pour regarder les carosses & ce qui se passoit au pied de la terrasse, le long de la chaussée; mais il étoit retenu par la présence du Docteur.

Aux environs de la porte du Pont-royal, la jeune Duchesse apperçut une femme d'une assez jolie figure, mais pâle, & qui paroissoit languissante, ayant un enfant sur ses bras, un devant elle, qui paroissoit l'aîné, & deux autres qui tenoient chacun un côté de son tablier. Elle fut frappée de la jolie figure des enfans, & sur-tout de l'air souffrant de la mère.

“ Ah ! Monsieur,” dit-elle au Duc, “ que cette femme & ces petits enfans m'intéressent ! ”

“ Tant mieux,” s'écria le Docteur : “ Monsieur le Duc, saisissez cette heureuse occasion ; vous allez procurer à Madame, pendant le reste de sa grossesse, des

émotions douces & bienfaisantes, qui passeront à votre fils ; & il aura une belle ame."

Le Duc, à ces mots, n'appela pas ses gens ; il courut lui-même, sortit des Tuileries, & joignit la femme, comme elle montoit les deux marches du Pont.—
"Madame," lui dit-il, "Madame la DUCHESSE D*** voudroit vous parler.... Venez, elle est là, sur la terrasse ; & il la lui montra." La femme suivit le Duc en rougissant.

La jeune Duchesse fut enchantée que la pâleur de la femme fût un effet de sa grossesse : elle lui demanda qui elle étoit ? si elle avoit quelque aisance ? La femme répondit dans un langage qui marquoit de l'éducation :

"Madame, je suis de province ; j'ai été femme de chambre de Madame la MAR-

QUISE DE D*** ; j'avois quelque figure : j'eus le malheur de plaire à un homme marié, encore aimable, & assez riche pour m'offrir l'aisance ; il avoit deux mille écus de revenu. Il se déguisa si bien qu'il se fit passer pour garçon. Il me demanda en mariage ; mais comme j'étois fort attachée à Madame la Marquise, je dis qu'il falloit s'adresser à elle. L'homme se présenta, & mit en avant les avantages qu'il propoisoit de me faire. Madame de D*** fut bien embarrassée : elle vouloit me garder ; mais elle ne vouloit pas me faire manquer un si bel établissement. Elle tira les dés, pour savoir que décider. Les dés furent pour que je restasse avec elle. Malheureusement son mari entra en ce moment. Il se moqua d'elle & de moi. C'est qu'il y avoit à la maison un grand fils, qui paroissoit me voir avec quelque plaisir : ce fut ce qui déterminâ mon mariage. J'ai été heureuse cinq ans : mon mari me chérissoit ; & moi

je lui rendois la pareille. Enfin, il y a trois mois (je suis enceinte de quatre & demi) je vis rentrer mon mari effaré ; il m'embrassa, il embrassa ses enfans ; il me donna un contrat de douze cents francs, dont il me dit de ne pas parler : il ajouta qu'il étoit ruiné, & qu'il s'en alloit en pays étranger. Je lui répondis, en pleurant, que je voulois aller avec lui.—“ Cela ne se peut pas,” me dit-il, “ je n'ai que le tems de me sauver seul. Adieu.”

“ Jugez de ma peine, Madame la Duchesse mais elle a été bien plus grande, ces jours passés, quand j'ai vu arriver chez moi une femme furieuse, qui m'a dit les injures les plus grossières : elle me reprocha de lui avoir enlevé son mari Que vous dirai-je, Madame ? tout s'est éclairci ; me voilà, & mes quatre enfans (tout-à-l'heure cinq), avec douze cents francs, au lieu de six mille me voilà sans état, ainsi que mes pauvres enfans.

La Duchesse étoit attendrie.

“ Vive-Dieu,” s’écria le Duc, “ j’aurai soin d’eux & de vous Madame, ne le voulez-vous pas ? ” —

La jeune Duchesse se jetta dans les bras de son mari : — “ Donnez-les moi, tous ! ils sont charmans : celui qu’elle porte, sera le camarade du vôtre. ” —

On s’en retourna, car il étoit trois heures : la Duchesse entra dans sa chaise à porteurs, faute de carrosse. Elle s’amusa dans l’après-dîner à faire préparer sous ses yeux le logement de la mère & des enfans ; & tous les jours elle sortit avec l’infortunée dont elle avoit effuyé les larmes : elle portoit même quelquefois l’enfant à la mammelle, en disant : “ Sa mère le porte bien, quoique enceinte comme moi. ”

Elle est heureusement accouchée d'un fils ; elle eut une fille l'année suivante ; & le Duc se trouve parfaitement heureux.

Il ne faut que se fortifier par l'exercice, au lieu de s'affoiblir par une inertie complete : les REINES se blessent plus souvent que les BERGERES.

T A B L E A U I I I.

J'EN ACCEPTE L'HEUREUX PRE'SAGE.

“ Q U E la première année du mariage est délicieuse ! Tout y est nouveau : l'homme & la femme y éprouvent les émotions les plus vives & les plus douces ! ”...

C'est ainsi que s'exprimoit le MARQUIS DE S***, en parlant à son ami le VICOMTE DE T*** R***.

Le Marquis étoit marié depuis fix mois, avec une jeune épouse dont il étoit chéri : elle avoit fait sa fortune ; mais il lui avoit donné l'illustration, un titre.

Tout en causant avec le Vicomte, il lui vint une idée qu'il prépara pour le lende-

main. Il entra dans l'appartement de sa femme, à l'instant du déjeuner, s'affit à côté d'elle, & lui demanda si elle seroit bien aise de voir une marchande, qu'il avoit mandée.

“ Tout ce qu'il vous plaira, mon ami, ” lui répondit, en souriant, la Marquise.

Il sonna.

Une femme de chambre, grosse réjouie, accourut, en disant : “ Monsieur, si c'est pour la marchande de layette, Madame MARGANNE est là.”

“ Faites entrer, ” dit le Marquis.

La marchande parut, suivie d'une fille qui portoit un joli coffret rose, garni de rubans, de gazes, & de dentelles.

“C'est une layette de garçon, Madame?”
demanda le Marquis.

“Oui, Monsieur”... & elle lui présenta
un bonnet.

M. DE S*** le prit sur le poing, & le
montra à sa jeune épouse.—“Il est joli.”

“*J'en accepte l'heureux présage !*” lui ré-
pondit-elle avec ce doux & modeste sou-
rire qu'une femme ne prend jamais qu'avec
son mari (car avec les enfans le tendre
remplace le modeste).

La grosse réjouie regardoit tout cela,
appuyée sur le dossier de sa maîtresse, &
marquoit beaucoup de satisfaction.

On acheva l'inventaire du joli coffret ;
& Madame MARGANNE le laissa tout en-
tier.

Lorsque les deux époux furent seuls, le Marquis dit à son épouse : “ Voilà un des plus beaux jours de ma vie : je vais être PÈRE ; je le ferai par vous ! j'espère un fils j'espère d'autres enfans ! il y en aura qui feront du sexe de leur mère, & qui multiplieront sa chère image ! ” ...

“ Et votre fils,” dit la Marquise en rougissant, “ ne me représentera-t-il pas son père ? ... Si vous saviez combien je le désire ! ... & j'ai pour cela un puissant motif ! ”

“ Quel est-il, mon amie ? ”

“ Je me plais à me figurer qu'il te ressemblera parfaitement... que je te reverrai dans lui à toutes les époques de ta vie, qui ont précédé l'instant de notre connoissance.... Quand il commencera de parler... je dirai : “ Voilà comme étoit son père ” ...

Il grandira Je verrai ses petits jeux, comme étoient les tiens . . . sa joie naïve, comme étoit la tienne . . . ses petits caprices, ses petites humeurs . . . & je dirai : “ Voilà comme il étoit ” A quinze ans, lorsque la raison commence à prendre de la solidité ; le cœur, une bonté solide & raisonnée ; j'examinerai bien s'il a celles de son père . . . Ah ! il les aura, mon ami ! Ton fils aura toutes tes qualités ! . . . Mais il faudra l'élever bien doucement.”

Elle se tut.

Son mari, la bouche entr'ouverte, l'écoutoit encore “ Parle ! ah, parle ! ” lui dit-il, après un quart-d'heure de silence ; “ Ange céleste, Créature divine, formée pour mon bonheur, parle ! jamais je ne me lasserai de t'entendre . . . O bienfait du ciel ! Femme ! que je plains l'être infor-

«tuné qui ne fent pas ce que tu vaux ! Mais si tu n'as plus rien à dire, je répéterai pour ta fille, ce que tu viens de dire pour mon fils.»

En ce moment, on annonça une visite c'étoit le VICOMTE DE T*** R***.

« Mon ami, » dit-il au Marquis, « nous sommes heureux, nous autres Nous avons de la fortune, de l'aifance au moins Et mieux que tout cela, nous avons des fentimens. Ils nous donnent une ame fortifiée dans la bonté, par les gens fages qui nous ont élevés. »

« Tu as raifon, mon ami, » répondit le Marquis : l'éducation d'un fage inftituteur n'eft bonne, que parce qu'elle cumule fur nous toute fa longue expérience, & que nous commençons notre carrière avec les

lumières que nous aurions eues à 40 ans ; c'est donc avec bien de la raison qu'on a dit que l'éducation fait les hommes.... Mais si les lumières font notre sûreté, les sentimens font notre bonheur : ils font le résultat & l'application des lumières."

"Fort bien," dit le Vicomte ; "& tu m'entends parfaitement ! Je passois tout-à-l'heure par la petite rue *Saint Anastase* ; j'ai vu... un mari... & une femme enceinte... qui se battoient... ; le sujet de leur querelle, étoit une fille de dix ans, que la mère avoit corrigée, & qui étoit allée se plaindre à son père, maître tonnelier. Cet homme est venu furieux se jeter sur sa femme. Ce qui m'a surpris, c'est que tandis qu'il la traînoit par les cheveux, la petite fille le frappoit pour lui faire lâcher prise... Je les ai séparés. Ce qui a d'abord excité ma curiosité, ç'a été de

savoir le motif de la petite fille qui défendoit sa mère.—“ Dame ! ” m’a-t-elle dit, “ il la bat plus fort qu’elle ne m’a battue ! il ne devoit la battre qu’autant. ” —“ Et pourquoi votre mère vous a-t-elle corrigée ? ” —“ Vous êtes ben curieux ! ” —“ Je veux le savoir. ” —“ A cause que vous êtes un *Monfieu* ! ” —“ Oui : un *Monfieu* a du pouvoir ; & je puis vous faire châtier. ” —“ Je me moque ben d’vous ! ” —J’ai demandé à la mère, pourquoi elle avoit corrigé sa fille.—“ Monsieur, ” m’a dit cette femme, en sanglotant, “ je n’en saurois venir à bout, parce qu’elle est soutenue en tout par son père, qui l’aime trop. Elle ne m’obéit pas ; elle ne veut rien apprendre ; elle court & polissonne avec les petits garçons : c’est pour cela que je l’ai corrigée avec cette petite baguette. Et comme son père lui a dit qu’il me rendroit les coups que je lui donneroie, elle a été le
trouver,

trouver, en lui portant la baguette, & me menaçant que j'allois en avoir A ce récit, j'ai regardé l'homme. Il étoit confus. Je lui ai parlé. J'ai compris que c'étoit un homme brutal, fort violent, qui n'avoit pas le cœur mauvais, & auquel l'éducation seule avoit manqué. Je lui ai fait des remontrances amicales, qu'il a fort bien reçues. Je lui ai fait comprendre que sa fille feroit un jour un monstre, capable de tous les vices ; & je lui ai proposé de la mettre pour quelque tems dans une maison où elle feroit efficacement réprimée. Il n'a pu y consentir : mais je l'ai fait convenir avec sa femme, devant sa petite, que la mère feroit absolument maîtresse de cet enfant. J'y veillerai ; je vous prie d'y veiller aussi, puisque c'est à votre porte ; d'intimider le tonnelier, d'imposer à la petite fille, & de marquer de la considération à la mère, qui m'a paru bonne femme.

“ Je frémis,” dit la Marquise.

“ Et l'on nous parle des *Hottentots* !” continue le Marquis. “ Dans la même ville, au sein d'une capitale policée, nous avons des *Hottentots* à notre porte !”

“ Soyons modestes,” dit le Vicomte ; l'éducation nous a faits.”

“ O mon cher !” dit la Marquise à son mari, “ qu'il faudra bien élever ton fils !.... Je demandois de la *douceur* ; il faudra de la *raison*.”

“ J'étudierai son caractère, & j'accorderai tout.”

“ Oh ! ne le sacrifie point à ma sensibilité de mère ! . . . Mon ami, quelquefois les mères . . . sont trop indulgentes !”

On alla dîner chez le Vicomte, où l'on trouva une mère qui gâtoit ses enfans ! Le père en gémissoit mais il cédoit à sa femme.

“ Il faut,” dit le Marquis, au retour,
“ profiter de ce qu’il raconte, pour éviter
ce qu’il fait.”

23. ...
...
...
...
...

...
...
...

T A B L E A U I V .

N'AYEZ PAS PEUR, MA BONNE AMIE.

“ JE suis femme comme vous ; j'ai passé par l'état où vous êtes ; & je défie les plus habiles accoucheurs de savoir ce que je fais, de vous soulager aussi délicatement, aussi à propos.”

“ C'est aussi ma façon de penser,” dit la sœur aînée de la modeste Madame d'ANGLESEY.

“ Je suis persuadée,” leur dit celle-ci déjà étendue sur des coussins “ Mais, peut-on se défendre . . . ”

“ *N'ayez pas peur, ma bonne amie !* ” cria le mari, à qui la sage-femme, en arrivant,

avoit fait signe de se retirer ; “ j’aurai là M. ALPHONSE & M. GOUBELLI tout prêts.”

“ J’ai confiance en Madame, mon ami ; elle est instruite par l’art & par la nature.”

“ Ma sœur est rassurée,” dit Madame de NORLIN “ mais qui nous a donc amené l’usage de nous servir des HOMMES, dans une circonstance qui paroît essentiellement du ressort des FEMMES ?”

“ Vous savez, Mesdames,” répondit la matrone, “ que les enfans des Souverains sont toujours extrêmement précieux : on a cru ne pouvoir employer trop de moyens pour les conserver. Louis XIV avoit des médecins qui commençoient à être instruits : les sages-femmes, au contraire, l’étoient fort peu : on confia l’accouchement de la Reine aux premiers. Une Reine n’a pas une pudeur comme les

autres femmes ; elle est au-dessus de tout le monde, & ne rougiroit qu'avec des Rois, si le hasard en réunissoit plusieurs à sa Cour ; elle souffrit donc la main des HOMMES : les maîtresses du Grand Monarque imitèrent la Reine ; les Duchesses imitèrent les maîtresses ; tout ce qui étoit noble ou riche en fit autant ; & l'usage est descendu par degré jusqu'aux femmes de l'artisan. La pudeur naturelle nous a seule conservé quelques pratiques ; mais la raison nous en rend aujourd'hui de nouvelles. Une fille, dans notre état, ne vaut pas mieux qu'un homme : mais une femme mère a un guide intérieur ; elle sent ce qu'éprouve celle qu'elle soulage, comme si elle se soulageoit elle-même. Elle ne lui fait faire aucun mouvement à faux ; enfin elle ne hasarde rien, parce qu'elle s'identifie."

" Vous m'encouragez," répondit Madame D'ANGLESEY ; " allons, me voilà

fortifiée par la confiance ; car je sens combien vous devez avoir raison."

M. D'ANGLESEY, n'étant forti qu'à demi enchanté de ce qu'il entendoit, & sûr que la confiance aideroit autant sa femme que l'art même, alla trouver, dans la rue du *Bac*, une marchande, fort belle femme, qui portoit son vingt-deuxième enfant :

" Madame LOUIS, faites-moi le plaisir de rendre une visite à ma femme : elle est dans la crise la plus importante de la vie ; elle va devenir mère : je suis sûr que la présence & la santé d'une femme qui l'a été autant de fois que vous, fera sur elle une impression favorable !"

" Est-ce qu'elle est effrayée ?"

" Un peu ; mais du reste elle est fort raisonnable, & préfère une sage-femme."

“ En ce cas, je suis tout à elle : j'affirmerai, j'aiderai ; en attendant, je vais lui rendre une visite Mais précédez-moi : je ne faurois aller en carrosse.”

M. D'ANGLESEY s'en retourna, pour annoncer à sa jeune épouse, une femme mère de vingt-deux enfans.

“ Voilà un trait de génie !” dit la sage-femme ; “ la vue de Madame LOUIS fera un très-grand bien à Madame ; & . . . ses sages avis ne me seront pas inutiles.” . . .

Les douleurs commençoient à se faire sentir ; le visage charmant de Madame D'ANGLESEY, l'étoit encore : mais une teinte de douleur s'étendoit insensiblement sur un fond de joie & d'espérance . . . lorsqu'on annonça Madame LOUIS. Elle arrivoit suivie de vingt enfans, portant le vingt-unième dans ses bras, & le vingt-

deuxième dans son sein. Il y en avoit de charmans, sur-tout deux fils de quinze & de dix-sept ans, car les aînés étoient des garçons.

“ Voilà tous mes plaisirs & toutes mes peines,” dit Madame LOURS ; “ mais le plaisir surpasse la peine. Je n’en ai perdu aucun : je vous les amène, Madame, pour vous prouver que Monsieur votre mari ne vous en impose pas, & que vous êtes encore bien loin de mon *compte*. Mais j’espère que vous y viendrez, jeune, belle, & conformée comme vous l’êtes.”

“ Vous l’entendez, mon ami,” dit Madame D’ANGLESEY à son mari ; & vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir, en ce moment, que de me montrer toute cette nombreuse & jolie famille !”

Madame NORLIN en dit autant, & loua son beau-frère.

Cette Dame avoit amené chez sa sœur une petite femme de chambre, nommée SUZETTE, qui paroissoit un peu indisposée depuis long-tems. Madame NORLIN l'aimoit beaucoup. Elle l'avoit obligée de sortir avec elle, pour la dissiper, en lui procurant la vue & l'entretien de la petite ANNETTE son amie, femme de chambre de Madame d'ANGLESEY.

Tandis qu'on examinoit la famille LOUIS, & qu'on demandoit à la mère les particularités de la naissance de chacun de ses enfans, ANNETTE entra effrayée :—“ Madame,” dit-elle, en se contraignant à Madame NORLIN, “ venez, s'il vous plaît, voir ce qu'a donc SUZETTE !” Madame NORLIN y courut. Elle trouva la jeune fille étendue par terre. Madame LOUIS, qui avoit suivi Madame NORLIN, rentra pour renvoyer toute sa famille. On porta SUZETTE dans une pièce éloignée, où Madame LOUIS reçut une petite fille.

Pour une petite personne si jeune, la crise fut très-heureuse : on n'eut pas besoin d'appeler la sage-femme, qui demeura auprès de Madame D'ANGLESEY. On ne favoit si l'on devoit lui faire part de cet événement : mais enfin on lui en parla, en l'assurant que si la jeune fille s'étoit trouvée seule, elle feroit accouchée presque aussi heureusement.

Madame LOUIS cita l'exemple d'une pauvre fille domestique, qui se retira dans une chambre, y accoucha seule, porta son enfant elle-même à une nourrice, & rentra chez ses maîtres au bout de vingt-quatre heures ; & celui d'une jeune fille en apprentissage chez une couturière du quai *Pellerier*. Elle cacha avec succès les suites d'une foiblesse : abandonnée du scélérat qui l'avoit séduite, elle économisa sur son modique salaire pour louer une chambre où elle accoucha seule, & sans mettre qui que

ce fût dans sa confidence : elle eut le courage d'entreprendre de nourrir son enfant ; elle venoit quatre fois le jour dans la petite chambre, où il étoit renfermé, l'allaitoit à la hâte, & revenoit à son travail, sans que, pendant une année entière, personne eût le moindre soupçon de ce précieux secret. Le hasard seul le découvrit.

La sage-femme raconta le trait d'une belle femme, que son mari, en partant pour les îles, avoit laissée sous la garde d'un ami de l'enfance ; ils s'oublièrent, & en furent ensuite au désespoir. La dame devint grosse, & déroba son état aux yeux de tout le monde : — “ J'en mourrois,” disoit l'ami, “ si M. DUPRE' connoissoit ma trahison ! un ami si cher !... Le mal ignoré est à demi réparé, puisque l'offensé n'en souffre pas ! ” — Madame DUPRE' l'écoutoit, & prenoit sa résolution. Elle étoit grande, & faite comme Madame.

L'instant arrivé, elle vint chez moi, se jeta dans mes bras, & me dit :—“ Accouchez-moi ! sauvez-moi ! ” Surprise de ce langage, je lui pris la main, & cherchois son poulx : elle étoit prête ; & avec un seul cri, elle me donna une fille. Je la couchai sans la déshabiller... Je lui donnai les secours les plus nécessaires ; & après une visite de deux heures au plus, elle s'en retourna chez elle, où elle se mit au lit pour un mal de tête. L'amant lui-même ne se doutoit pas de l'accouchement : il ne fut instruit que par nécessité ; il la veilla, & cacha ce qu'il falloit cacher.”

La narratrice en étoit là quand Madame D'ANGLESEY eut besoin d'elle ; & son courage excité fit la moitié de l'ouvrage de la nature.

T A B L E A U V.

C'EST UN FILS, MONSIEUR.

DEBOUT, en robe de chambre, n'ayant pas fermé l'œil de la nuit, le jeune PRE'SIDENT DE S*** F*** se promenoit à grands pas, rempli d'inquiétudes.

“ Pourquoi n'a-t-on pas voulu que je restasse auprès d'elle ! . . . y auroit-il du danger ! . . . Elle m'a présenté sa main à baiser, quand je l'ai quittée, avec un air d'attendrissement qui me pénètre le cœur ! . . . Ma chère AGLAE' ! . . . mon aimable épouse ! . . . Ah ! ”

Il se jeta dans un fauteuil : il vit devant lui un papier d'affaires ; il voulut le lire . . . il prit la plume . . .

En ce moment, il entendit dans la rue comme une forte de tumulte. Il court à la fenêtre ; Il l'ouvre . . .

“ La Reine est accouchée ! ” disoit le peuple ; “ nous avons un Dauphin ! ”

Ah ! que le Roi est heureux, pensa le Préfident ! car il entendit que la Reine se portoit bien.

Il voulut s'informer de sa femme ; mais c'étoit en tremblant. Il appela ROSETTE.

ROSETTE étoit une charmante fille, sœur de lait de la Préfidente, avec laquelle on l'avoit toujours élevée. Elle adoroit sa maîtresse, & elle en étoit chérie.

“ Ma chère ROSETTE, ” lui dit le Préfident, “ comment ” . . . & il n'acheva pas.

“ Elle

“ Elle souffre.”

“ Va, va lui dire que la Reine est accouchée...heureusement accouchée!...& que nous avons un Dauphin.”

ROSETTE courut dans l'appartement de sa maîtresse.

Le Président fut à sa table, se remit à sa fenêtre.

Là, il entendit deux hommes, d'un état au-dessus du commun, qui se disoient :—
“ On a porté le nouveau-né au Roi : il l'a pris avec transport...puis il a couru auprès de la Reine, un peu remise, en disant, C'est un Dauphin, Madame ! Ils se sont embrassés, ils sont demeurés réunis ; confondant leur joie & leurs transports.”

Le Président étoit dans l'extase : “ Non, dit-il, ce beau jour, ce jour heureux, ne fera pas couler mes larmes ! ”

Il vint se remettre à sa table.

Il y étoit à peine, que la porte s'ouvre avec bruit ! C'étoit ROSETTE, suivie de la garde : — “ *C'est un fils, Monsieur !* ” s'écria la jeune fille.

“ Un fils ! ô Ciel ! je te bénis !... Mais comment se porte mon amie ?... Voyez ma joie !.... Voyons mon fils, ma chère ROSETTE ; mais parle-moi de sa mère...”

On lui donna l'enfant : il le regarda ; puis, l'élevant vers le Ciel, il l'offrit à l'Etre suprême : — “ Grand Dieu,” dit-il d'une voix animée, “ je te fais hommage de cet enfant, dont tu m'as rendu père ; & je te consacre le premier moment de son existence !...”

Il n'en dit pas davantage : il étoit trop pressé de voir la mère.

L'heureuse AGLAE' étoit dans son lit ; la joie brilloit sur son visage. Ce n'étoit plus la douleur qui étendoit son crêpe sur les ris ; c'étoient les ris qui couvroient la douleur d'un voile de roses.

“ Mon ami,” lui dit-elle, “ vous venez de le voir ? ”

“ Je viens de l'offrir à l'Etre suprême ; mon second hommage est pour toi ! . . . O mon amie ! c'est toi qui viens d'ennoblir mon existence, & de me mettre au rang des hommes ! ”

Il se mit à genoux devant son lit, lui rendit un culte de respect & de reconnaissance ; & ce ne fut que sur ses instances qu'il s'éleva jusqu'à sa bouche.

La sage-femme, la garde, ROSETTE, un médecin qui s'étoit tenu à l'écart pendant la crise, félicitèrent le Président, autant sur ses nobles sentimens que sur la naissance de son fils.

“ Ah ! quelle différence de ce que je vois à ce que j'ai vu hier dans une autre maison ! ” s'écria-t-il ; “ si vous le permettez, je raconterai ce trait.”

L'accouchée l'en pria.

“ J'étois chez le Marquis D***, le même qui épousa, l'an passé, cette fille de millionnaire qui lui apporta onze cents mille livres en espèce, & un trousseau de quatre cents mille francs. Elle est accouchée hier d'un fils. Elle a tant eu de chagrin, elle a tant essuyé de mépris de la part de son noble époux, & sur-tout de la part de sa belle-mère, qu'elle étoit mourante : il y

avoit du danger. On a été demander au mari s'il falloit sauver la mère ou l'enfant. " Mon fils !" s'est-il écrié assez haut pour que l'infortunée Marquise l'entendît. — J'étois indigné ; je me suis appliqué à les sauver tous deux ; & j'ai réussi. On a porté au Marquis la nouvelle de la naissance d'un fils. Il étoit si persuadé qu'on n'avoit pu le conserver sans sacrifier la mère, qu'il a donné tout haut ses ordres pour les funérailles. — " Vous êtes plus heureux que vous ne pensez," lui ai-je dit ; " j'ai conservé la mère & l'enfant." — " Voilà comme vous êtes gauche, mon cher docteur ! sûrement vous avez incommodé mon fils ; il sera manchot, bancal, ou bossu, par votre double ménagement ; & c'est un mal irréparable !" — " Non, Monsieur le Marquis, il est bien conformé." — " Ah ! mèn voilà content !... En vraie Bourgeoise, elle vouloit une sage-femme ! Jugez de ce qui seroit arrivé." — " Peut-être un accouche-

ment beaucoup plus heureux ! car je ne l'ai soulagée qu'à force de questions, qu'une femme n'auroit pas été obligée de faire ; elle auroit deviné."—J'ai ensuite été consoler la *gifiante*.—" J'ai pris mon parti," m'a-t-elle répondu : " je vois qu'on ne m'a prise que pour réparer les folies de Monsieur le Marquis, & dégager ses terres en décret, ensuite pour lui donner un fils : encore est-on désespéré que j'en sois la mère. J'agirai en conséquence ; mais déclarez-lui que je veux nourrir mon fils. Je tâcherai de m'en faire aimer, à force de soins & de tendresse : il me dédommagera peut-être de la dureté de son père : mais s'il est ingrat . . . je saurai les punir tous deux."—Je vis que cette femme avoit du caractère ; & j'en augure bien. Le Marquis ne se soucioit pas autrement que sa femme nourrit. Cependant il y consentit ; mais ce fut sa mère ! . . . Elle s'emporta ! elle avoit déjà une nourrice. Elle

prétendoit qu'il étoit indécent que l'épouse de son fils allaitât ; que c'étoit un usage *bourgeois*, qui n'étoit pas encore de mode à la Cour ; que jamais les Reines ne nourrissoient, &c.—Je lui répondis qu'il y avoit trois sortes de mères qui ne devoient pas nourrir leurs enfans ; celles qui manquoient de lait, ou qui étoient malades de la poitrine, les libertines, & les intrigantes ambitieuses : que Madame sa bru n'étoit dans aucune de ces trois positions, & que son fils en feroit plus fort. Cette dernière raison a déterminé le père, & la jeune Marquise l'emporte ; mais la vieille Comtesse est furieuse.

“ Que je plains ces deux époux ! ” dit le Président.

“ Mon ami, je nourrirai ton fils ! ” dit AGLAE'.

“ Et moi je ferai la remueuse,” ajouta vivement ROSETTE.

“ Il le faudra bien,” répondit le Président, en regardant AGLAE’ : “ j’en ferai plus père, & un peu moins époux. Mais ce ne fera qu’un échange de plaisirs.”

Le bonheur est sous notre main, & le malheur aussi. L’homme dont l’esprit est juste, prend le bonheur en suivant la justesse de ses idées. Celui dont l’esprit est faux, choisit le malheur : c’est qu’il manque de la faculté d’être heureux : & il est plus de ces êtres là qu’on ne pense.

— LE voilà né, cet enfant si désiré !
c'est un GARÇON . . .

“ Tirons son horoscope, Monsieur,” dit
la vieille MARION au MARQUIS DE SAINT-
PRE', dont elle est femme de charge.

“ C'est une superstition, Madame MA-
RION.”

“ Oui, Monsieur, s'il y avoit du forti-
lège ; ce qu'à Dieu ne plaise. Je ne suis
pas forcière, vous le savez : cependant, si
vous voulez, je vais vous prédire tout ce
qu'il fera . . .”

“ Eh bien, voyons.”

La bonne MARION se mit à rêver, puis à compter sur ses doigts.

“Oui ! c'étoit au mois de Juin : il y a neuf mois, vous étiez gai, content... Madame aussi... Je me rappelle votre mine... la voilà en miniature sur le visage de l'enfant !... Bon ! il sera de bonne humeur... Etiez-vous bon ?... vous l'êtes ordinairement... oui, oui, vous étiez bon !... C'est le jour de sa conception, si je compte bien, que vous dites : “*Madame MARION, il faut avoir soin du petit JOCKEI : puisque vous n'avez point d'enfans, il faut lui servir de mère : je vous donne toute autorité sur lui... Elevez-le : je vous seconderai.*” Et puis vous avez soulagé vos fermiers ; & vous avez dit, je m'en souviens : “*Donner de grosses fermes à un seul homme, c'est rendre esclave tout un canton sous quelques paysans : donner deux fermes à un homme, c'est une atrocité : lui en donner trois, c'est une barbarie*”

Votre fils est né de vous, dans ces dispositions là ; & il les aura."

" Mère MARION," s'écria le Marquis, " pronostiquez, pronostiquez ! car vos pronostics m'amuse fort, ainsi que ma femme ; je vois qu'elle en rit."

" C'est," dit la Marquise, " que j'ai toujours trouvé cette femme romanesque."

" Oh ! il est vrai, Madame ! car mon père étoit fils de laboureur ; mais il faisoit des romans ; & c'est ce qui fait que j'en tiens."

" Quels sont les romans de votre père ?" dit la Marquise.

" Mais, Madame, il a fait un livre pour mettre tous les hommes en fraternité."

60 C'EST UN FILS, MONSIEUR.

“ Oh ! c'est bien un roman ! ” reprit la Marquise.

“ Et... puis il a fait “ La Vie d'un Laboureur honoré, respecté de tout le monde pour sa seule vertu. ”

“ Un bel ouvrage ! ” s'écria la Marquise avec dédain.

“ Continuez votre pronostic, ” dit le Marquis.

“ Et mon père, qui étoit son fils, avoit appris de lui à pronostiquer ; & mon père m'a montré à moi... Et mon père me disoit :—“ Quand tu voudras savoir ce que fera un enfant, observe les dispositions de ses parens, du moment de leur mariage au moment de sa naissance, & du moment de sa naissance jusqu'à celui où il les quittera. Puis, si tu peux, observe ses maîtres, &

même ses camarades intimes, & tu sauras par eux tout ce qu'il fera. C'est l'ancien proverbe ; mais à tout moment on l'oublie . . . " Or, Monsieur, je n'ai pu jusqu'à ce moment observer que vous & Madame"

" Et mon fils, d'après vos observations," dit la Marquise, " fera, quoi ?"

" Vertueux au fond, comme son père ; mais un peu fier, comme vous ; & ce levain de fierté, d'égoïsme, s'il est augmenté par l'éducation, pourroit en faire un *homme très-ordinaire*, au lieu d'un *excellent homme*, comme son père."

La Marquise se mit en colère ; & son mari, qui craignoit qu'elle ne s'incommo-
dât, dit comme elle, en traitant MARION d'impertinente . . . Mais il lui fit signe, & elle s'en alla ; & en s'en allant, elle disoit :

“ Mon père & mon grand-père ne se font jamais enrichis pour avoir dit la vérité : je crois que je ferai comme eux ; car je vais perdre ma place... Dieu soit béni ! ”

Cependant le fils de la maison grandit. Il étoit naturellement bon : mais sa mère le rendit égoïste, orgueilleux, malgré les soins de son père, qui le fit un jour réprimander par la vieille MARION, en ces termes :—“ Comment pouvez-vous, mon jeune Monsieur, gâter le bon fond que vous tenez de votre père, par des vices étrangers ! Toute la famille de SAINT-PRE' a été excellente jusqu'à ce moment : voulez-vous être le premier à y mettre les défauts connus des GRANDCHAMP, famille de votre mère ? Voulez-vous greffer les GRANDCHAMP sur les SAINT-PRE', anéantir & détruire la race morale de votre père ? Serez-vous le premier d'une autre famille, sous un nom honoré ? ”

Le jeune homme surpris, regarda la vieille femme de charge. Le sentiment foncier & paternel l'emporta sur les vices *surjetés* de la partie maternelle : il fut attendri.

Alors son père caché se présenta, lui ouvrit les bras, & lui dit :—“ Mon fils, c'est par mes ordres que cette femme t'a parlé ; mais les expressions font d'elle : viens te régénérer contre ce cœur paternel, & y reprendre ta bonté native ; & quand tu te marieras, choisissons ensemble une fille de bonne espèce, qui ne nous détériore pas !”

Depuis ce moment, le jeune SAINT-PRE' a été vertueux.

—“ MONSEIGNEUR,” disoit une Dame gouvernante à un Bambin de quatre ans, “ vous êtes destiné à *commander* à tout le monde que vous voyez . . . ”

Et l'enfant, pénétré de sa sur-excellence, *commandoit* à chaque mot ; car il n'est rien à quoi l'on s'accoutume plus facilement & plus doucement qu'à mal commander. Tout le monde se faisoit un plaisir & un honneur d'obéir au Bambin : c'est qu'on regardoit comme important de lui plaire, non pour le moment présent, mais pour l'avenir.

Le Bambin grandit ; & à mesure qu'il grandissoit, il oublioit tous ceux qui l'avoient

l'avoient flatté : il les regardoit avec une fierté mortifiante, si pourtant ils restoient auprès de lui ; car la plupart en étoient éloignés.

Devenu Souverain, il les oublia tous, ou ne se ressouvint d'eux que pour les employer à satisfaire des passions honteuses : il y étoit encouragé par la connoissance de leur bassesse.

Après qu'ils l'eurent servi, ces hommes vils, enhardis par leur infamie, se plainquirent de n'être pas assez récompensés. Mais le Prince avoit d'autres favoris, qui l'engagèrent à les punir. On ne le pouvoit sans s'exposer à leurs discours : ils furent arrêtés la nuit, mis dans des cachots, d'où jamais ils ne sont sortis ; tandis que des favoris, inconnus à l'enfance du Prince, jouissoient de toutes les graces.

Mais les corrupteurs des jeunes années du Souverain étoient justement punis, puisqu'ils avoient, en le corrompant, trompé l'espoir de la nation.

—“ MON fils, nous ne sommes pas riches : votre père, trop mal-adroit pour avoir fait sa fortune, est déjà sur le retour : il faut songer à vous. Que rien ne vous coûte pour parvenir : foyez empressé auprès des GRANDS : là, ce n'est qu'en rampant qu'on s'élève. Soyez pliant comme la *viburne* & l'osier : que rien ne vous paroisse ni honteux, ni bas, ni criminel, dès qu'il est bien ordonné, par un homme qui peut en répondre. Mais, en même tems, feignez le scrupule, avec tous ceux qui ne peuvent ennoblir la turpitude, & payer le crime par des honneurs. L'homme dans votre position est celui qui n'a rien, & qui prétend à tout. Mais on ne peut obtenir que de ceux qui ont : c'est

donc à eux qu'il faut s'attacher. Ceux qui ont tout, au contraire, doivent s'attacher les gens qui n'ont rien, pour s'en faire un rempart."

"J'entends, ma mère," répondit le petit
MARSANGE.

"Vous me comprenez ? Voyons : comment ferez-vous, en entrant aux Pages ? Vous savez que les *nouveaux* y font bien mal-menés par les *anciens* & les *modernes*."

"Je souffrirai : je trouverai qu'ils ne m'en font pas assez ; & je les désarmerai par-là."

"Que ferez-vous ensuite ?"

"Devenu *moderne*, je serai doux envers les *nouveaux* ; & je les instruirai amicalement."

“ Lorsque vous ferez *ancien* ? ”

“ J’employerai de la persuasion, pour inspirer de l’humanité à mes camarades ; je tâcherai de me faire aimer des trois âges ; & sur-tout je rendrai service à ceux qui auront un nom & de la fortune.”

“ Bon Lorsque le Maître ou les Dames vous donneront une commission indifférente ? ”

“ Je m’en acquitterai de façon à leur faire naître la pensée de m’en donner une délicate.”

“ Si l’on vous emploie à cette dernière ? ”

“ Je serai un chef-d’œuvre de discrétion, de prudence, & de modestie.”

“ Ajoutez, & de désintéressement : il faut avoir l'art d'esquiver les bagatelles, pour qu'on ne se croie quitte avec vous qu'après une récompense importante.”

“ Oui, ma mère ! je le ferai.”

“ Si l'on vous commandoit...de *tuer* un homme...en vous donnant des moyens furs d'*impunité* ?”

“ Je le tuerai avec autant de précautions que si je n'étois sûr de rien ; car alors, ce n'est pas ma fureté, mais celle de mon commettant, que je ménagerai.”

“ Quels talens sont les plus nécessaires à un homme comme vous ?”

“ Bien faire des armes, pour savoir exécuter certains ordres, tirer juste, savoir

écrire toutes les écritures, à-peu-près tous les jeux, & même au-delà."

" Si un grand Seigneur vous ordonnoit de séduire une fille, pour la lui remettre ?"

" Je me regarderois comme un homme de bois, bien organisé pour séduire seulement ; & ma fidélité scrupuleuse feroit si exacte, que si l'on voyoit toutes mes actions, aucune ne feroit répréhensible."

" Si l'on vous faisoit contrefaire un faux-ordre ?"

" Je le contreferois avec le plus de soins possible ; & cette écriture-là ne paroîtroit jamais que pour cela."

" Si vous étiez découvert ?"

“ Je ferois si discret, si fidelle à celui qui m'auroit employé, que celui que j'aurois offensé trouveroit son propre intérêt à me conserver.”

“ Et vous auriez bien raison, mon fils : les habiles fourbes sont des hommes précieux, dont les grands ont toujours besoin. Condamné même, il ne faudroit pas désespérer de votre salut, la tête sur le billot... Si l'on vous faisoit *trahir l'Etat* ?”

“ Je tâcherois de me ménager un échappatoire, pour nous sauver, moi & mon protecteur.”

“ Si vous étiez le favori d'une grande Dame ?”

“ Je ferois si modeste, qu'on ne me soupçonneroit pas : je ne ferois somptueux ni dans mes meubles, ni pour ma table : je

ferois coquet; & j'aurois du goût dans mes habits, mais avec une réserve timide : enfin je rougirois avec les femmes."

" Comment appelle-t-on ce que nous venons de dire ensemble ?"

" *Le Catéchisme de la pauvre Noblesse qui veut vivre à la Cour.*"

— “ L'HONNEUR avant tout, mon fils !
C'est par l'honneur que votre père, quoique
pauvre, fut considéré. A quoi sert la for-
tune amassée par la rapine, la fraude, ou
la bassesse ? Le fils rougit de l'opulence
de son père ; & il est obligé de la couvrir
de l'effronterie. La femme, ou n'ose se
montrer que dans certaines maisons désho-
norées, ou ne paroît au grand jour qu'en
se cuirassant d'impudence. Les filles de cet
homme n'ont jamais la naïve pudeur :
souillées par les regards de l'envie & de
l'indignation, elles sont mises, vierges en-
core, au rang des *catins*. Allez droit, mon
fils ; & si la fortune ne vient pas vous
chercher, tant pis pour elle.”

“ Je suivrai vos conseils, ma mère,” répondit le petit NOLSANS ; car sa mère lui parloit ainsi dès son enfance.

Il grandit, & ne fut glorieux que de l'honneur & de l'incorruptible probité de son père. Il fut doux, affable : tout le monde l'aimoit. Au collège, ses camarades le citoient comme un excellent cœur & un bon esprit ; car sa vertueuse mère, en le mettant au collège, lui avoit dit :—
“ Mon fils, je suis veuve : j'ai peu de fortune ; & les fix cents francs que je vais donner pour vous, sont juste la moitié de notre revenu. Il ne m'en restera qu'autant pour vos trois sœurs & moi.”

Aussi NOLSANS employoit bien un tems payé si cher par sa bonne mère. Ses progrès furent étonnans ; & cependant il avoit plus de peine qu'un autre : car bien qu'il eût un excellent esprit, on ne lui trouvoit

pas une certaine promptitude de conception. Mais le travail opiniâtre suppléoit à tout.

Il se polissoit difficilement, comme le marbre : il se gravoit avec peine la science dans la tête ; mais elle demeuroit ineffaçable : tandis que ses brillans compagnons ressembloient au stuc, facilement travaillé, mais aussi délébile que l'argile & le tuf.

Lorsqu'il fut sorti du collège, il manquoit d'usage ; il se présentoit mal : mais il étoit modeste, prévenant. Il ne brilloit pas ; mais disoit-on une chose solide, il la sentoît ; l'interrogeoit-on, il répondoit sans hésiter, par des traits de raisonnement ou d'histoire qui marquoient du jugement. On sentit son mérite : on l'employa. Plus il fut exercé, plus on lui trouva de fond, & plus ses talens se développèrent.

C'est qu'il avoit pris la route droite, sans tergiverser. Il devint un *grand homme* ; & son père, presque sans éducation, n'avoit été qu'un *honnête homme* : mais sans la probité de ce dernier, NOLSANS fils n'eût été qu'un homme ordinaire, peut-être un intrigant sans principes, & par conséquent un homme borné.

La vertu du père avoit élevé l'ame de toute sa famille. NOLSANS père n'avoit pas, comme tant de maris, corrompu la bonté native de sa femme ; au contraire, il l'avoit fortifiée, éclairée. Est-il personne qui dirige la vertu, & la proportionne aux facultés des enfans, comme une bonne mère ? NOLSANS fils paya la sienne de ses bons soins ; il est devenu l'appui de ses sœurs : c'est tout ce que sa mère désiroit.

— “ MON Dieu ! que je suis malheureuse ! ” disoit une femme du peuple. “ Les mauvais fujets d'enfans ! ... J'ai deux garçons : je n'en puis rien faire ! & , si je leur remontre de mon mieux ... ”

“ Bonne femme, ” lui répondit le sage THOMAS, “ comment feroit-il possible que vos enfans fussent de bons fujets ? Vous demandez l'impossible. Je vous les ai vus élever. Votre mari jure, vous frappe, & s'enivre devant eux : il viole toutes les loix qu'il peut impunément violer : il marque de la méchanceté, de l'injustice, envers les riches : il ne respecte pas la religion. O bonne femme, je suis étonné que vos enfans ne soient pas plus méchans

encore ! . . . Ils ont quelque bonté naturelle, puisqu'ils sont encore entraînés par les exemples de leurs camarades ! car la POPULACE n'est, dans les grandes villes, qu'un ramas d'hommes sans instruction, sans principes ; des animaux malveillans, toujours prêts à se mettre en fureur & à déchirer Ceux qui gouvernent ne donnent pas assez d'attention au *pied* de l'Etat : ils devroient prendre modèle sur une folle coquette, qui, loin de négliger cette partie de son corps qui touche la terre, veut, au contraire, qu'elle étonne & qu'elle éblouisse par son éclat comme par sa propreté. Vos enfans sont mal élevés ; mais ils ne sont pas plus méchans que d'autres. Est-ce en leur criant tous les jours des choses vuides de sens que vous les formerez ? Laissez-moi leur parler ; & appuyez ce que je dirai : vous en verrez bientôt les effets”

Il dit ; & le même jour il appela les deux petits garçons. Il se les affectionna par quelques petits présens : puis il leur parla raison.

En huit jours, ils changeoient à vue d'œil, quand leur père, qui s'en aperçut, gâta tout : il ne les vit pas plus tôt un peu raffis, qu'il les conduisit à l'attelier, où il travailloit avec ses confrères. Tant que ces deux enfans n'eurent pas de passions, ils écoutèrent leur sage instituteur, & échappèrent à la corruption ; mais dès que les passions furent éveillées, l'exemple du vice les enhardit à s'y livrer : ils l'embrasèrent avec fureur : ils furent pires que leurs camarades : ils eurent un vice de plus, l'hypocrisie. Ce furent des MONSTRES.

TABLEAU

T A B L E A U VI.

LES PETITS PARAINS.

“**P**ARTEZ, ma fille ; & songez que vous allez faire un acte de personne raisonnable : je ne vous accompagnerai pas ; j’espère que vous savez ce qu’il faut faire, & que vous n’oublierez rien...”

Pendant ce discours, le petit Parain présente à la petite Maraine sa main munie d’un gand blanc. La jeune personne, ivre de joie, les yeux encore fixés sur sa mère, pose sa main sur le bras de son jeune compère. Une bonne tient le nouveau-né. L’on va partir...

Mais d’où vient ces deux enfans présentés si jeunes l’un à l’autre dans la plus

TOM. I.

G

grande parure ? D'où vient leur fait-on déjà contracter une forte d'alliance ? Le voici.

Madame DE GURGIS, veuve encore aimable, avoit une fille charmante, âgée de dix ans : M. DE LA RUPELLE avoit un fils un peu espiègle, dont il craignoit les passions naissantes. Le second & la première avoient été de tendres amans, séparés par le sort & par l'intérêt.

M. DE LA RUPELLE avoit épousé une riche & laide héritière, que ses parens défiroient pour bru ; & Madame DE GURGIS, un marin de quarante ans, fort brusque, fort brave, & le moins aimable des maris. Il étoit mort d'un coup de canon.

Un jour, M. DE LA RUPELLE rencontra Madame DE GURGIS dans une maison tierce. Elle étoit en deuil. Il osa l'abor-

der, sûr qu'elle n'avoit plus à craindre de jaloux.—“ Madame,” lui dit-il, “ vous connoissez mes sentimens. Ils ne sont point changés. Non que je veuille vous parler d'une tendresse que ma position rendroit criminelle ; c'est la plus pure amitié que j'ai conservée pour vous.”... Il s'arrêta pour attendre sa réponse.

“ Je suis aussi toujours la même.”

M. DE LA RUPELLE n'attendoit que ce mot.—“ Nous n'avons pu être heureux l'un par l'autre,” reprit-il ; “ mais il est un moyen de l'être d'une manière presque aussi délicieuse. Destinons l'un à l'autre nos deux enfans. Nous ferons naître leur penchant : nous nous plairons à l'entretenir : tout ce que mon fils dira de tendre à Mademoiselle DE GURGIS sortira de mon cœur ; tout ce qu'elle lui répondra, sortira du vôtre. Je connois DE LA RUPELLE :

il aime déjà le sexe des graces ; en lui montrant FE'LICITE' DE GURGIS, brillante au-deffus de toutes les jeunes personnes de son âge, par son éclat, nous frapperons ses yeux avant de toucher son cœur ; nous l'accoutumerons à la regarder comme la plus belle & la plus aimable des filles."

" Ce plan est délicieux, & j'y souscris de tout mon cœur ;" répondit la belle veuve, en soupirant.

M. DE LA RUPELLE lui détailla ensuite comment il se proposoit de lier ces deux jeunes cœurs par une estime réciproque, sans qu'ils se vissent : car il vouloit faire voyager son fils. Il avoit, à ce qu'il paroît, les vues qu'on avoit depuis peu développées dans un ouvrage intitulé *Le Nouvel Abeilard*, où deux jeunes amans s'écrivent par ordre de leurs parens, & sans avoir vu autre chose l'un de l'autre qu'un portrait :

ils gagnent ainsi réciproquement leur estime mutuelle ; & leur penchant est décidé par le mérite moral. C'est ce genre de passion qui les occupe, qui les attache l'un à l'autre pendant les années les plus orageuses de la vie ; on conserve ainsi les mœurs du jeune homme ; on empêche son imagination de divaguer ; elle a un objet fixe : la jeune personne est sans cesse excitée à la vigilance sur elle-même, à l'acquisition des vertus, par l'idée que son amant est instruit de toutes ses actions ; car on les oblige l'un & l'autre d'être sincères.

Madame DE GURGIS lut cet ouvrage avec plaisir, & résolut d'y conformer sa conduite envers sa fille.

Ce fut à cette époque que M. DE LA RUPELLE, honnête gentilhomme, eut un douzième enfant. Il avoit épuisé tout son parentage : il avoit eu recours à tous ses

amis ; il s'adresse à M. DE LA RUPELLE, pour la seconde fois.

“ Vous venez fort à propos,” lui répondit-il ; j’ai un Parain & une Maraine à vous donner. Le Parain, c’est mon fils ; la Maraine, c’est Mademoiselle DE GURGIS.”

Le bon père de famille fut comblé.

M. DE LA RUPELLE alla trouver son amie, chez laquelle il n’étoit pas encore entré depuis son veuvage :—“ Voici une belle occasion, Madame,” lui dit-il ; “ formons un précieux lien entre nos enfans, avant celui que nous désirons. Qu’ils tiennent ensemble la fille de notre ami D’ARTIGUES. Il vient de s’adresser à moi. C’est une occasion de montrer à mon fils votre jolie FE’LICITE’, qu’il n’a pas encore vue, dans tout son éclat, & de l’en frapper pour jamais.”

Madame DE GURGIS fut enchantée de cette heureuse occasion ; elle le témoigna en deux mots : & M. DE LA RUPELLE sortit, pour ne pas faire une visite qui auroit pu occasionner des discours.

On annonça d'une part à FE'LICITE' DE GURGIS, qu'elle alloit être Maraine avec un jeune gentilhomme à-peu-près de son âge. On prépara une magnifique parure. La plus habile coëffeuse fut mandée ; car Madame DE GURGIS ne vouloit pas de coëffeur. On employa les ouvriers les plus habiles. On fit avertir la marchande de modes la plus fameuse. M^{lle} BERTIN mit sur la grande poupée une robe superbe, & une jupe dont la garniture & les *frivolités* étoient immenses. Enfin à l'heure marquée pour le départ, FE'LICITE' n'étoit plus une mortelle : c'étoit une fée.

D'un autre côté, M. DE LA RUPELLE prévenoit son fils qu'il alloit être Parain :

il lui annonçoit une commère charmante, fille de Madame DE GURGIS. Le jeune homme, alors âgé de treize à quatorze ans, avoit vu la mère, quoiqu'il n'eût pas encore rencontré la fille.

“ Ah ! si c'étoit elle-même ! ” s'écria-t-il.

Cette exclamation parut d'un bon augure à M. DE LA RUPELLE. Il l'écrivit sur-le-champ à Madame DE GURGIS, qui se tint mise le plus simplement, pour que rien ne diminuât l'éclat de sa fille.

Le petit Parain, mis avec grace, car il falloit qu'il plût aussi, partit avec son père. Ils descendirent chez Madame DE GURGIS. On présenta les deux enfans l'un à l'autre. DE LA RUPELLE s'arrêta, saisi d'admiration : la petite Maraine rougit d'aise de se voir un si joli compère. On les observa. On descendit ; & l'épanouissement du visage de l'aimable FE'LICITE', l'empresse-

ment du jeune DE LA RUPELLE à lui présenter la main, annoncèrent aux parens un heureux succès.

L'a-t-il été ? Oui, oui : toutes les fois que les parens voudront prendre des précautions bien suivies pour rendre leurs enfans heureux & vertueux, ils y parviendront. L'exemple, sur-tout l'exemple ! comme firent Madame DE GURGIS & M. DE LA RUPELLE.

Tant que Madame DE LA RUPELLE vécut, son mari n'osoit rendre des visites à la belle veuve : ils se concertoient, en passant, lorsqu'ils se rencontrèrent chez des amis, pour ce qui regardoit leurs enfans.

Enfin M. DE LA RUPELLE devint veuf à son tour. Son fils avoit alors vingt-deux ans ; FELICITE' en accomplissoit dix-huit.

M. DE LA RUPELLE alla chez son amie, accompagné de son fils, qui n'avoit pas revu FE'LICITE', mais qui lui avoit régulièrement écrit toutes les semaines. On observa l'impression qu'elle feroit sur lui. On n'eut rien à désirer. FE'LICITE', dans tout l'éclat de son printemps, étoit si belle ! Le jeune homme s'étoit distingué par son mérite ; & sa maîtresse ne l'ignoroit pas : elle le reçut en palpitant de plaisir.

“ Mes enfans,” dit Madame de GURGIS,
“ vous allez être unis.”

DE LA RUPELLE fils tomba aux genoux
de la Déesse qui lui annonçoit le bonheur.

“ Et pour te donner l'exemple de la
conduite d'un bon mari,” lui dit alors
M. DE LA RUPELLE, “ pour resserrer
davantage les nœuds que tu vas former,
au même instant que tu recevras la main

de FE'LICITE', je deviendrai l'époux de ta belle-mère, qui le fera doublement."

" Ah ! Maman," s'écria FE'LICITE',
" quel bonheur !"

" Oui," ajouta DE LA RUPELLE, " mon père a trouvé le secret de doubler le mien."

LE petit COMTE DE QUIPRAI fut mis au collège à l'âge de huit ans ; parce qu'il falloit qu'il eût fini ses études à treize, pour entrer de bonne heure au service, & ne pas être avancé trop vieux.

C'est dans la jeunesse que la *Croix de St. Louis* flatte !...

Et voilà comme les meilleures choses produisent des abus. On a, sans doute par de bonnes raisons, décidé qu'il faudroit vingt-deux ans de service pour l'obtenir, puis vingt-cinq : on a voulu retenir plus long-tems les officiers sous les drapeaux ; mais on n'a pas fait réflexion qu'on excluait par-là, pour les gentilshommes, toute

autre éducation que celle de soldat. Encore s'ils la recevoient bonne ! . . . Mais c'est une éducation nulle, en France ; car ils n'apprennent pas même à être bons soldats. Ils ne voient, dans l'habit d'officier, que le grade : ils ne songent qu'aux privilèges de libertinage qu'un long usage accorde aux militaires ; privilèges si bien conservés, qu'un gros lourdaud qui se trouve en uniforme, change sur-le-champ, & reçoit, comme infusés, toutes les graces de la fatuité. Il est vrai que nous devons cette métamorphose aux femmes, ainsi que tous nos vices, & la plupart de nos vertus.

“ Finiras-tu, bavard ? ”

“ Volontiers ; je reviens au COMTE DE QUIPRAI.”

Il avoit un précepteur. Mais qu'étoit-ce que ce gouverneur ? Un faquin d'Abbé,

bien coquet, bien égoïste, comme tous ses pareils, qui ne s'occupoit que de lui-même, & de son élève, que relativement à lui-même ; qui lui laissoit voir tous ses vices, & entre autres son goût pour le plaisir, pour la table, pour toutes ses aises, son *effémation*, sa lâcheté morale & physique...

Le Comte avoit ces exemples sous les yeux ; & sa jeune ame, déjà corrompue par les dispositions de ses parens, *s'imbiboit* de tous les vices de M. l'Abbé.

C'est trop pour un individu, des défauts réunis de la Noblesse & du Clergé... Ce fut cependant l'acquisition que fit le COMTE DE QUIPRAI. Il apprit un peu de Latin, étude nécessaire pour entendre le François, un peu de Grec ; il fit un peu de rhétorique : puis il alla, bien ignorant, bien fat, bien vain, bien égoïste, sur-tout bien fier, exercer une sous-lieutenance.

“ Pourquoi ne pas le faire soldat ? Pourquoi ne pas le vêtir comme le dernier des fantaffins, pour le rendre modeste ? ”

O fous ! qui parlez de mœurs ! vous ne vous doutez seulement pas de ce qu’il faut pour en avoir.

Dans la fuite, le Comte rencontra de par le monde l’Abbé son précepteur : il lui tourna le dos.

L’Abbé cria par-tout à l’ingratitude.

Quelqu’un lui demanda comment il avoit élevé le Comte ? Il le dit bonnement. — “ De quoi vous plaignez-vous ? Il a suivi vos exemples : vous n’avez pensé qu’à vos aises ; vous ne lui avez pas caché vos vices : il s’en ressouvient, & sent qu’il ne vous doit rien. Il est également mauvais

fil : ses parens ont agi machinalement pour lui ; c'est machinalement qu'il agit pour eux. Vous avez tout ce que vous méritez."

UN

UN père de famille de Normandie, nommé CAUDEBEC, envoya le second de ses fils pour être *boursier* à Paris, au collège *Dupleffis*. Le jeune homme, en partant, n'avoit reçu qu'un avis laconique de son père :—“ Si tu ne te trouves pas de capacité, reviens, JEAN; & j'enverrai ton frère CHARLES à ta place; car il ne faut pas que la bourse soit perdue.”

Sa mère avoit pleuré, ses sœurs aussi; mais JEAN n'eut présent que le mot de son père.

Arrivé à Paris, JEAN éprouva des dégoûts; il fut humilié par ses camarades; il se découragea; mais il ne voulut pas per-

dre son tems. On obtint de substituer son frère ; & JEAN, qui s'en retourna en Normandie, fut un bon laboureur, au lieu d'un favant balourd.

Pour CHARLES, il avoit de l'esprit ; il étoit plein d'ardeur. Il convint avec ses camarades qu'il étoit pauvre ; il ne se prévalut que du titre de laboureur de son père, & de sa nombreuse famille. Quand un Noble lui vantoit ses ancêtres, il répondoit à cela :—“ Quatorze enfans qu'a mon père, valent bien quatorze grands-pères.” Si on parloit d'exploits d'armes, CHARLES CAUDEBEC vantoit les productions que son père tiroit de la terre par son travail, dans le beau pays de *Caux* ; & il supputoit combien il devoit nourrir d'hommes. La justesse de ses raisonnemens étoit frappante ; mais il ne s'en tenoit pas là.

CHARLES travailloit comme quatre, ou plutôt comme dix ; puisqu'il faisoit quelquefois le devoir de huit, neuf, dix autres écoliers paresseux, d'une manière différente ; ce qui exerçoit beaucoup son esprit, & le fit considérer. Ses maîtres lui dirent que cette conduite étoit condamnable ; & il ne le fit plus ; mais il suggéra le devoir, & forma réellement ses camarades.

CHARLES devint célèbre comme écolier. Cet enfant, quand il fut avancé, eut le bon esprit d'éviter les futilités de l'ergotisme, & les platitudes, les inepties des théologues. Il étonna par sa solidité.

Depuis six ans il n'avoit pas revu sa patrie ; il n'avoit pas voulu perdre un moment : il arriva chez son père, à pied, au commencement des vacances. Sa bonne mère, ses frères, ses sœurs l'environnèrent : ils étoient surpris de sa bonne mine & de

son urbanité. Son père arriva. CHARLES courut se jeter à ses genoux, & lui demanda sa bénédiction !

“ Bon, bon,” s’écria le bon-homme ;
“ je vois, mon fils CHARLES, que tu n’es devenu ni gentilhomme dur, ni athée : car tu crois encore à la bénédiction des pères.” Et malheur à celui qui n’y croit pas !... Il embrassa son fils ; & comme il avoit aussi fait quelques études, il l’interrogea.

CHARLES montra tant de modestie & de pénétration, que son père s’écria :—“ Continue d’étudier, mon fils ! tu feras un vrai savant.”

A la moitié des vacances, CAUDEBEC père dit à son fils : “ Comment te trouves-tu ici ?”

“ J’y renaiss, mon père ; j’y reprends la bonhomie patriarchale, un peu effacée.”

“ Mais je gage que, pour la science, tu t’y trouves comme un monceau de fable, élevé au milieu d’une plaine, & qui diminue toujours de hauteur s’il n’est soutenu par ses égaux ? ”

“ Il est vrai, mon père ; & votre comparaison m’étonne ! ”

“ Mon fils, le *jeune savant* n’est qu’un monticule de fable, qui peut tout perdre faute d’amasser & faute d’appui : le *vieux savant*, lui, est un roc, consolidé par le *gluten* de la réflexion ; il se soutient seul. Ainsi retourne ; tu es encore trop peu solide pour rester parmi nous pendant les vacances entières. ”

Le jeune CAUDEBEC retourna donc à Paris : il avoit repris une nouvelle ardeur par le repos ; & la vue de sa famille avoit redoublé son énergie. Il s’avança rapide-

ment : il donna du prix à la science par les mœurs, & aux mœurs par la science. Il ne voulut pas de l'état ecclésiastique, à cause du célibat qui le flétrit encore : mais il se fit un état de la science ; & seule, elle l'a élevé au grade le plus honorable de la société.

METTRE un garçon au *séminaire*, c'est comme si l'on séparoit une branche d'arbre pour la greffer sur un autre. C'est une terrible parole que celle de l'Évangile : *Celui qui ne quitte pas pour moi son père, sa mère, n'est pas digne de moi.* Mais ce n'est pas en vertu de cette parole-là que les ecclésiastiques s'isolent ; c'est par un intérêt personnel mal-entendu . . .

Un Marchand de vin de Paris mit ses deux fils au séminaire, pour en faire des Abbés. Ils n'y eurent pas été trois mois, que ces deux Messieurs devinrent importants, graves, exigeans : il sembloit que tout le produit de la maison dût passer à leur nourriture & à leur entretien. Le

Marchand de vin avançoit.—“ Bon ! ” disoit-il à sa femme ; “ nous semons pour recueillir : dès qu’ils vont avoir chacun un bénéfice, j’administrerai tout cela ; & j’élèverai mes autres enfans avec ce que ceux-là me vaudront. ” Tout le monde croyoit le père ; & il se croyoit lui-même.

Un Boulanger, son voisin, qui avoit trois fils, dit au marchand de vin :—“ Mais c’est une bonne spéculation ça ! Je vais faire comme vous : les biens de l’Eglise ont été donnés pour les pauvres ; & que sommes-nous donc ? Ce ne sont pas les Bohémiens & les Gourgandines qui sont les vrais pauvres. ” Cependant le Boulanger voulut attendre ce qui résulteroit des études des fils de son voisin PIOCHOT le marchand de vin.

Ils devinrent Abbés. Leur mère, qui avoit été jolie, obtint deux chapelles, de

800 liv. chacune, qui suffirent à peine à l'entretien de ces Messieurs. Ils parvinrent à vingt-cinq ans, furent ordonnés prêtres, eurent un bon bénéfice, dont ils voulurent administrer eux-mêmes les revenus. Le père, bon-homme à l'excès, en mourut de chagrin. Que firent ces deux monstres d'égoïsme ? Ils demandèrent compte à leur mère & à leurs frères & sœurs des fruits des deux bénéfices, perçus depuis plus de dix ans. Il fallut plaider. Ils ruinèrent leur maison. La mère, qui les avoit toujours chéris, en mourut de douleur. Les frères & sœurs maudirent les prêtres & les calotins. Ceux-ci s'en moquèrent : tandis que leurs sœurs étoient au sein de la misère, ils eurent de jolies gouvernantes qui vivoient dans l'abondance.

Le Boulanger avoit tout examiné ; il avoit tout prévu ; & au lieu de mettre ses deux fils au *séminaire*, il les mit à la *pistrine*,

où il les fit travailler. Ils lui valurent deux garçons ; & ils apprirent bien leur état. Il disoit quelquefois à son voisin :—
“ Les miens me rendent en détail ce que vous attendez des vôtres en gros. Grand bien vous fasse ! mais ce qui m’en déplaît, c’est que vous préparez à l’Etat deux fainéans qui vivront de sottises & de fadaïses : les miens feront du *pain*.”

Mais le Marchand de vin étoit aveuglé par sa femme, qui le paya cher !

— “ MADAME, nous avons trois fils. L’aîné portera mon nom ; le second sera Chevalier de Malte, & le troisième, Eyêque : c’est la marche. Quant à nos filles, nous marierons l’aînée pour avoir une alliance : il faut une dot ; voilà tout notre comptant employé ! ... Mais il le faut ; c’est l’usage ... Et qu’on n’aille pas ici me parler d’inclination & de fadaïse ! Je n’ai intérêt qu’à voir des enfans à mon fils : le vieux Duc a lorgné *septimanie* ; c’est ce qu’il lui faut ! ”

“ Une Duchesse ! ... Cela illustre ... ”

“ Je regagnerai par-là ce que vous m’avez fait perdre. ”

“ Monsieur, je vous ai apporté de la fortune !”

“ Je le fais ; & j’en suis reconnoissant. je ne pense pas sur les *financiers* comme d’autres : je les estime, sans quoi je ne vous aurois pas épousée. Je les regarde comme des éponges qui s’imbibent du sang des payfans & des vilains, pour être ensuite pressées par la haute Noblesse. C’est une chose utile que les *financiers* ; & Louis XV avoit bien raison de l’être !”

“ Vous le voyez, Monsieur !”

“ Si la Noblesse tenoit des Chapitres pour ses affaires particulières, je proposerois que la *finance* ennoblît *ipso facto*, loin de déroger. Je lui ferois donner la dénomination nouvelle de *Restaure-Noblesse* ; & j’établirai quatre classes : la *Haute Noblesse*, la *Noblesse*, la *Restaure-Noblesse*, la *Robe*, la

Noblesse. Je distinguerois de même la *Commune* en quatre : la *Bourgeoisie*, voisine de la *Noblesse* ; la *Roture*, composée de *Fermiers* ; le *Tiers-Etat*, composé des *Artisans*, *Ouvriers utiles* ; & la *Populace* sans état, que j'excluerois de toute participation aux Assemblées, jusqu'à ce qu'elle en eût pris un. Aussi voudrois-je qu'on classât tout le monde ; & il n'y auroit de *populace*, que le rebut de toutes les classes . . . Mais, je m'apperçois que je m'écarte de mon plan, qui n'étoit, Madame, que de vous parler de l'établissement de notre famille. Le Chevalier de Malte nous coûtera d'abord : mais je lui dirai de chercher à s'avancer par son courage, & de se faire un état : est-il si difficile de devenir un *Suffrein* ? L'on n'a qu'à le bien vouloir. Si j'avois voulu, moi, j'aurois été un grand homme ; mais j'ai trouvé plus court de vous épouser. Pour lui donner de l'énergie, j'aurai soin de lui bien signifier qu'il n'a rien à

prétendre, que de mon vivant : j'en dirai autant à l'Abbé. D'abord une bonne commanderie : ces biens-là ont été donnés par la Noblesse, & doivent lui revenir. A nos deux filles religieuses, une Abbaie. Une Abbessé de filles, Madame, c'est une Reine ; elle a une Cour ; elle fait des graces ; elle est despote Si j'avois été fille, j'aurois voulu être Abbessé (après avoir fait deux ou trois bâtards)" . . . & il éclata de rire . . .

" Mais, Madame," reprit-il, " il faut donner le moins possible à toute cette monacaille. Ne croyez pas que jamais votre fils le Bailli, votre fils l'Evêque, vos filles les Abbesses, soient de la moindre utilité à leur famille, comme certains parens ont la folie de se le persuader : c'est tout le contraire. Ces êtres isolés, rendus méchans par-là même, ne songent plus qu'à eux : ils attireroient, s'il étoit possible, toute la *chevance* de leur maison dans la goinfrerie de l'Eglise, ou le gouffre de leur couvent.

Les réguliers, les prêtres, les religieuses, ressembloient aux diables : ils englobent tout ce qu'ils peuvent pour le seul plaisir de faire du mal. Aussi, Madame, nous n'avons de véritables enfans, que les deux que nous destinons au mariage : encore la fille ne l'est-elle qu'à demi. Les autres sont des accidens, des maux, des plaies qu'il faut guérir comme on pourra, sur-tout par l'amputation."

Le grand Seigneur qui venoit de parler, n'étoit pas un bon père ; ce n'étoit pas non plus un mauvais père ; il aimoit son nom : c'étoit un homme sage, non d'après la nature, mais d'après les abus qui existent. Tout ce qu'il avoit prévu arriva. Son fils devint *Commandeur*, puis *Bailli* ; son troisième, Abbé, puis Evêque ; ses deux filles cadettes furent Abbeïsses : tout cela fut d'un égoïsme parfait. Le Chevalier devint grand Capitaine : l'Evêque eut des

maîtresses ; il se maria même à la fille d'un Chandelier, en se faisant passer pour son premier valet de chambre : le véritable étoit le second ; & il eut six enfans, du nom de VIDAL : les Abbesses eurent des galans ; mais on ne fait pas si elles ont élevé leur progéniture. Tous trois furent pauvres au sein de l'opulence . . . Ainsi va le monde.

TABLEAU

TABLEAU VII.

LES DÉLICES DE LA MATERNITÉ.

AU milieu d'un jardin délicieux, où *Flore & Pomone* répandoient à l'envi, l'une ses parfums, l'autre ses trésors, étoit une statue de *Vénus* donnant à l'*Amour* le fouet avec des roses : c'est là que la belle DUCHESSE DE C***, assise sur un banc, jouoit avec son fils, qu'elle tenoit deminud dans ses bras. L'enfant levoit avidement les yeux vers un grelot qu'agitoit son père, dont le bras étoit passé derrière la tête de la Duchesse. Les ris de l'enfant, sa joie naïve, se *refletoient* sur le visage de sa mère : elle étoit dans l'extase d'un double sentiment ; l'amour maternel & l'amour conjugal se confondoient dans son cœur délicieusement agité.

Le Duc l'observoit. Lorsque son fils eut le grelot, & que l'enfant s'amusa lui-même, il dit à la mère :—“ Avouez-moi, mon amie, si vous êtes encore fâchée contre votre respectable père ? . . . Car, c'est malgré vous que je vous ai obtenue . . . Vous me redoutiez . . . Je ne fais pourquoi . . . Et moi, je vous ai toujours tendrement chérie ! Un cœur excellent comme le vôtre, ne pouvoit qu'être heureux par *les délices de la maternité.*”

“ Ce n'est pas vous, Monsieur,” répondit la Duchesse, en baissant ses beaux yeux.

“ Comment, ce n'est pas moi ?”

“ Non, ce n'est pas vous que je redoutois, mon ami ; c'est le mariage.”

“ Expliquez-moi cela, je vous en prie !”

“ Je le veux bien : à présent que mes craintes sont dissipées, j'en parlerai avec plaisir . . . Vous savez que M. le Duc DE P***, mon père, aimoit au-delà de toute expression la mère que j'ai perdue en naissant. J'ai encore vu sa douleur, quand je fus dans l'âge d'en concevoir la cause. J'appris comment j'avois eu le malheur de perdre Madame la DUCHESSE DE P***. Mon père, en me pressant contre son cœur paternel, me dit : — Vous devez m'être bien chère, ma fille ! vous me coûtez une épouse adorée, pour laquelle l'Etre Suprême m'a laissé votre frère & vous” Ces mots me frappèrent. J'avois alors sept ans. On me mit au couvent de Panthémont. La supérieure prit pour moi le plus grand attachement. Elle disoit quelquefois : — “ Quel dommage que cet ange de douceur soit destiné pour le monde, qui corrompra son ame sensible & pure !” . . . Une religieuse qui avoit souvent entendu

L'Abbesse exprimer ces craintes, employa toute son adresse à me faire redouter le monde, & sur-tout le mariage . . . Elle me parloit . . . chose étrange ! des peines de la grossesse, de celles qui la suivent, plus terribles encore . . . Elle me fit un tableau effrayant de la mort de ma mère, en me donnant le jour, sans me parler des causes étrangères qui l'avoient occasionnée. Je frémis. Je sentis dès-lors cette crainte pufillanime qui me donnoit de l'horreur pour notre destination naturelle. Jugez d'après cela quelle a dû être ma situation le jour où ma grossesse fut déclarée ! Vous vous rappelez quel fut mon trouble ! Vous vîtes couler des larmes qui durent bien vous surprendre ! Vous en connoissez aujourd'hui la source . . . Je me croyois destinée à la mort : je m'y disposai ; je m'y préparai en Chrétienne ; & je reçus quelques consolations d'une piété sincère, telle que ma mère l'avoit eue. La religieuse s'étoit

Bien gardée de me parler des douceurs de la maternité, de ces transports qu'éprouve une *mère* au premier cri de son enfant, de l'inexprimable volupté qu'elle trouve à le caresser, à le voir croître... Elle ne peut peindre la scène... qui vient de se passer ! Une femme de son état ne pouvoit en concevoir l'idée.... Ah, mon ami ! qu'une mère est heureuse ! car je sens que j'éprouverai toujours de nouvelles délices, à mesure que mon fils grandira. Que je ferai glorieuse un jour, de me voir mère d'un homme tel que son père ! Oui, la maternité seule fait le sort de la femme, à toutes les époques de sa vie."

Le Duc écoutoit sa femme avec ravissement.— " Je suis enchanté," lui dit-il : " mais je voudrois bien savoir comment, avec les craintes terribles que vous aviez, vous avez pu vous déterminer à m'épouser ? M'aimiez-vous ? "

“ Je ne vous haïffois pas : mais je n'avois arrêté ma pensée sur vous, qu'en vous considérant comme l'être auquel j'immolois ma vie. Je vous voyois avec crainte. Ce fut à mon père que j'obéis : ce fut mon respect, mon dévouement pour ce respectable mortel, qui me firent surmonter mon effroi, mon... horreur pour le mariage.”

“ Ah ! fille pieuse & dévouée, je ne suis plus surpris que vous foyez une excellente épouse, & la meilleure des mères ! Une bonne fille devient naturellement tout cela... Continuez, Madame, je vous en prie ! chaque mot qui sort de votre bouche charmante, accroît mon admiration, mon estime, ma tendresse, mon amour.”

“ Puisque vous le désirez,” reprit la Duchesse, “ je ferai sincère... Le premier jour de notre mariage, j'étois fort triste. La nuit qui le suivit fut effrayante. J'avois

des idées confuses que la nature nous donne fort embrouillées, & que votre conduite éclairait. Il n'en faut pas douter, pensai-je ; voilà ce qui doit me causer la mort !... Ah ! pourquoi faut-il que toutes ces caresses, ces tendres expressions ne soient qu'un poison déguisé ? ... Peu lui importe que je meure, pourvu qu'il ait un fils qui lui succède... Il épousera une autre femme, qui lui donnera une fille, & ainsi de suite... Voilà les singulières idées qui m'occupoient. Vous étiez presque... terrible à mes yeux... Les jours suivans, vous me parûtes aimable ; ma tristesse vous inquiétoit ; & vous employiez à la dissiper les soins les plus pressés... Je me dis enfin, le quinzième jour :—“ Ah ! pourquoi faudra-t-il le quitter sitôt ! ”... Je vous aimai, dans les derniers tems ; je sentis du plaisir à vous faire le sacrifice de ma vie : car votre désir d'avoir un fils étoit extrême... Je devins mère ; ... & ... & je n'en mourus

pas... Qui peut exprimer ce que j'éprouvai à ce mot : *C'est un fils !* ... Je ne vis pas votre joie... mais j'en vis les suites.... Je vous ai donné une fille... & je n'en suis pas morte ! ... Je la verrai grandir... Je l'élèverai pour vous ; car les filles aiment leur père... & pour mon fils ; car j'aime bien mon frère..."

Le Duc attendri prit la main de sa femme :—" Mon amie," lui dit-il, " vous me ravissez ! Ce jour est le plus beau de mes jours..."

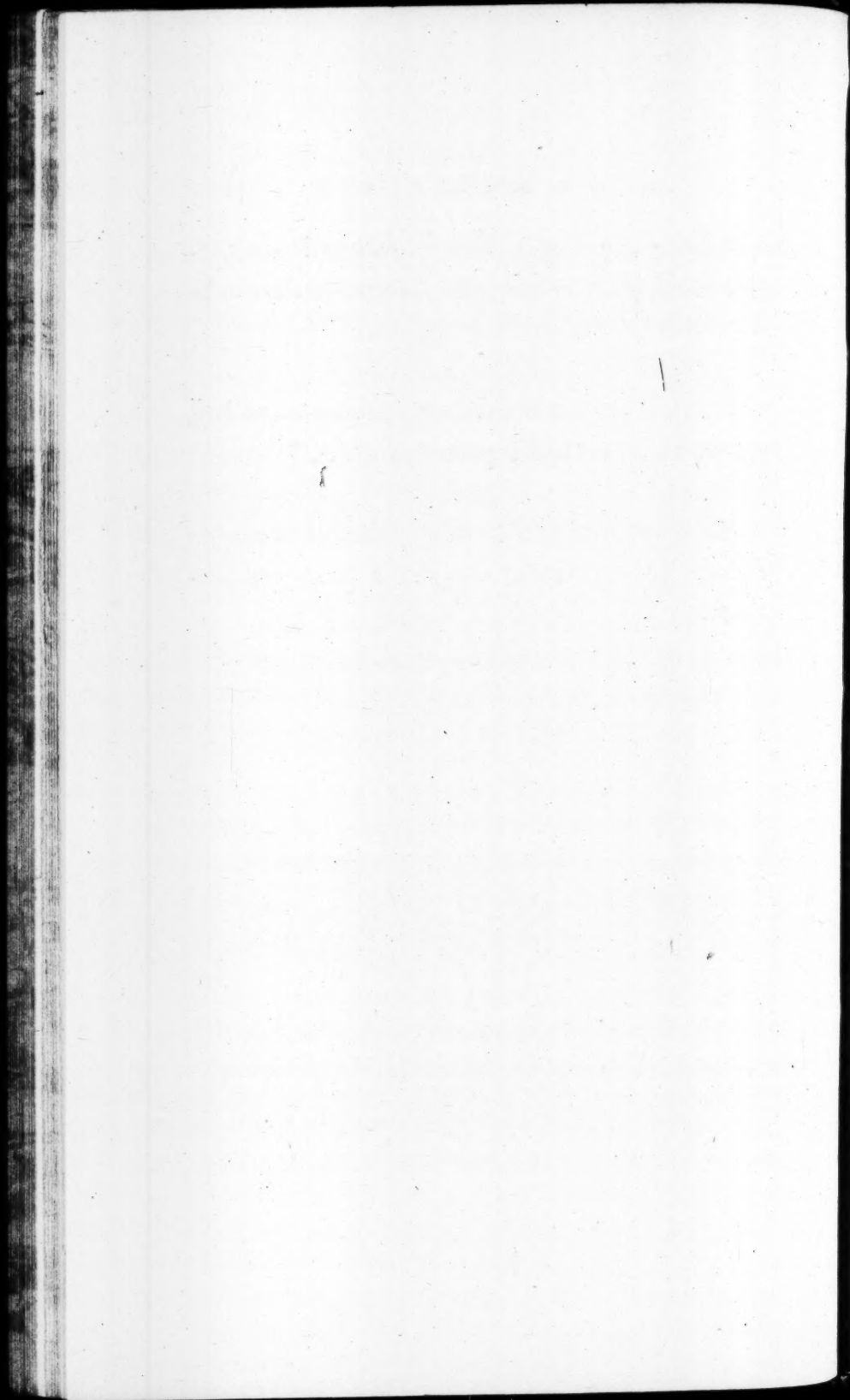
" Mon ami," répondit la Duchesse, " allons auprès de mon fils ! il s'éloigne ; &... je vois que le parasol ne porte pas sur sa tête !"

" Tant mieux, ma femme ; le parasol fera pour vous & pour votre fille : mon fils & moi, nous pouvons nous en passer. Ne

femmes - nous pas des hommes ? Et si jamais il commande une flotte, qu'aura-t-il contre les balles & le canon ?”

“ Ah ! vous me faites trembler pour lui, comme j'ai tremblé pour vous...”

Elle rejoignit son fils ; & les dangers futurs le lui firent regarder plus tendrement.



T A B L E A U VIII.

L'ACCORD PARFAIT.

LE maître à chanter le devient souvent du cœur de son élève.

Madame DE MARIGNI avoit un mari jaloux.—“ Mon ami,” lui dit-elle un jour, ne craignez pas que je vous fasse un crime de votre jalousie, si vous savez la rendre aimable. Elle est un sentiment flatteur, lorsqu’elle n’exprime que la crainte de perdre le cœur de celle qui en est l’objet ; mais si elle affecte une défiance défobligeante, elle devient une injure : or, vous devez savoir, ayant autant d’esprit que vous en avez, qu’une femme insultée cherche toujours la vengeance. Elle se dédommage

des plaisirs du cœur, qu'elle n'a plus, par ceux de l'esprit, & ces derniers sont toujours un peu malins. Soyez donc jaloux obligeamment ; ou je vous déclare que vous ferez tourmenté, trompé même : non que je veuille jamais rien faire contre l'honneur & le devoir ; mais on me plaira davantage, à mesure que vous me déplaierez ; & je le témoignerai même en votre présence, sans que vous puissiez m'en empêcher."

" Parbleu ! Madame, c'est ce que je voudrois voir ! Je ne me propose pas d'être injurieusement jaloux ; mais je serois curieux de connoître votre adresse, & de savoir jusqu'à quel point une femme peut être rusée avec cet air naïf & doux."

" Tâchez de m'impatisenter, & vous verrez."

On a dit que M. DE MARIGNI avoit le malheur d'être naturellement jaloux. Il n'eut pas de peine à impatienter sa femme : pour cela il n'avoit qu'à suivre son caractère difficilement contraint jusqu'à ce moment.

Entre ses amis particuliers, étoit un CHEVALIER DE C**, fort bien fait, possédant tous les talens agréables, & faisant en outre de jolies romances, qu'il chantoit admirablement en s'accompagnant de la harpe. Il exécutoit un jour une de ses romances sur cet instrument chez Madame DE MARIGNI.

“ Vous excellez,” lui dit-elle, “ Chevalier ! Je serois enchantée d'avoir quelques-unes de vos leçons.”

Le Chevalier fut ravi. Il adoroit en secret Madame DE MARIGNI : mais sa-

chant combien son mari étoit jaloux, il cachoit sa passion avec le plus grand soin, de peur de se fermer l'entrée d'une maison où il passoit les seuls momens heureux de sa vie.

M. DE MARIGNI, trompé par l'indifférence affectée du Chevalier, voyoit son assiduité sans peine. Il fut surpris de la froideur avec laquelle il recevoit la proposition d'une belle Dame.

“ Tu n'es guère galant,” lui dit-il ; “ si j'avois ton talent, & qu'une jolie femme me fît une pareille invitation, je fais bien comme je répondrois.”

“ J'en suis... très-flatté, certainement !” lui répondit le Chevalier.

“ Voilà un *certainement* fort bien placé,” reprit en riant le mari : “ *Haï ! haï ! povero Calpigi !*”

“ J’ai une romance sur cet air-là,” dit le Chevalier ; “ je l’ai faite à l’occasion d’une aventure arrivée au fils d’un Intendant de nos colonies. Pendant l’absence de ses parens, il devint amoureux d’une jolie marchande de modes ; & comme son précepteur le gênoit fort, il prit le singulier parti de se déguiser en fille, & de se faire présenter chez la mère. Il y fut reçu ; & il eut le plaisir inexprimable d’être la camarade de chambre de sa jeune maîtresse, fille aînée de la maison.

“ C’est plaisant !”

“ Et cela est vrai ?” ajouta Madame DE MARIGNI.”

“ Très-vrai, Madame.”

“ Ah ! voyons donc votre romance.”

“ Madame l’accompagnera,” dit le mari.

“ Volontiers ; je l'ai sur moi toute écrite.”

On s'approcha de la harpe. Madame DE MARIGNI s'assit. Le Chevalier se tint debout, & préluda. Ses doigts habiles guidèrent un instant ceux de Madame DE MARIGNI. Puis il essaya sa voix :— “ Voilà, Madame,” lui dit-il, “ l'*accord parfait*.”

Un coup-d'œil, remarqué du jaloux, accompagna ce mot expressif. Il redoubla d'attention. Mais à peine les deux amans eurent-ils commencé à marier le son de la voix aux sons harmonieux de l'instrument, qu'il fut subjugué, nouvel Argus, par le pouvoir magique de l'accord. Le Chevalier chantoit. Rapportera-t-on sa romance ? On la croit peut-être un chef-d'œuvre ? Non, elle ne l'étoit que par la manière dont il la chanta, & plus encore par celle dont

dont il fut accompagné par Madame DE
MARIGNI.

Il étoit un petit jeune homme,
Qui défilroit cueillir la pomme
Dans le joli jardin d'Amour:
Ah! bravo, bravo, le bon tour! [*bis*]
Il a quitté ses parens comme
Ils entroient dans leur premier somme:
On le chercha, quand il fut jour.
Hâ! hâ! cher d'Onecour! [*bis*]

On dit qu'Hercule, auprès d'Omphale,
Laisa la palme triomphale
Pour tourner le fuseau d'Amour:
Et voilà comme on fait sa cour! [*bis*]
Celui dont je conte l'histoire
Grava ce trait dans sa mémoire,
Pour être héros, à son tour!
Bravo, bravo, cher d'Onecour! [*bis*]

Est-il un cœur assez barbare
Pour mépriser un feu si rare?
Oh non! l'amant est fait au tour;
Le recevoir est le plus court. [*bis*]

Mais un orage se prépare,
Des périls . . . des dangers . . . Tarare !
On les surmonte par l'amour.
Bravo, bravo, cher d'Onecour ! [*bis*]

Auprès d'une beauté touchante,
Il jouit d'un sort qui l'enchanté,
Sans qu'on soupçonne son amour :
C'est-là ce qu'on nomme un bon tour. [*bis*]
Il voudroit bien que sa maîtresse,
S'abandonnant à la tendresse,
Le rendît assez heureux pour
Qu'on dit, Bravo, cher d'Onecour. [*bis*]

Au dernier couplet, les yeux du Chevalier se fixèrent sur Madame DE MARIGNI, au moment où elle levoit les siens. La voix du Chevalier devint tremblante & plus tendre. Les doigts de la belle pinçèrent les cordes avec plus de mollesse ; & l'accord de leurs cœurs augmenta celui de l'expression harmonique. Le mari placé devant eux les regardoit. Tout-à-coup

un instinct jaloux le fit lire au fond de leur ame. Il frémit...

Rien ne frappoit les deux amans qu'eux-mêmes ; ils étoient sous le charme.... Cependant le mouvement convulsif que fit M. DE MARIGNI rappela leur attention.

Il venoit de se lever brusquement, & leur tournoit le dos...

Leurs mains se rencontrèrent ; elles se pressèrent ; & un soupir, suivi d'un regard, en dit plus qu'un long discours. Ils rejoignirent M. DE MARIGNI, qui venoit d'ouvrir une croisée.—“ *L'accord parfait, l'accord parfait !*” murmuroit-il.

“L'avez-vous trouvé ?” lui dit sa femme.

“Ce n'est pas *moi*, morbleu ! c'est *vous*, Madame, qui savez le prendre”... Fixant

ensuite le Chevalier, "Voyez-vous cette fenêtre?" lui dit-il: "eh bien! vous sortirez par-là, si jamais vous vous avisez de remettre les pieds chez moi."

"Monfieur," répondit fièrement le Chevalier, "vous avez tort! Mais eussiez-vous raison, jamais on ne m'a menacé."

"Eh bien! je commence."

"Vous m'en ferez donc raison, Monfieur."

"Moi! pas du tout. Je suis mari; je suis jaloux de vous: c'est loin de vous insulter, vous faire beaucoup d'honneur! D'ailleurs je ne me bats jamais."

"Vous commencerez avec moi."

"Mon Dieu! non, mon cher Chevalier; je suis jaloux: mais je crains le ridicule;

& ce feroit me donner le plus grand de tous, que de me battre pour vous empêcher d'aimer ma femme. J'empêcherai seulement que votre *accord ne soit parfait*. Et pour cela, il faut que je vive...; car je suis si jaloux, que je mourrois comme un enragé, si vous me donniez un coup d'épée..... Qui feroit là, lorsque je ne vivrois plus, pour empêcher l'*accord parfait* ?”

Il parloit sérieusement : ce fut par jalousie qu'il ne se battit pas ; car il étoit brave, violent, & un peu fou ; trois qualités essentielles pour appeler quelqu'un en duel, ou pour l'accepter.

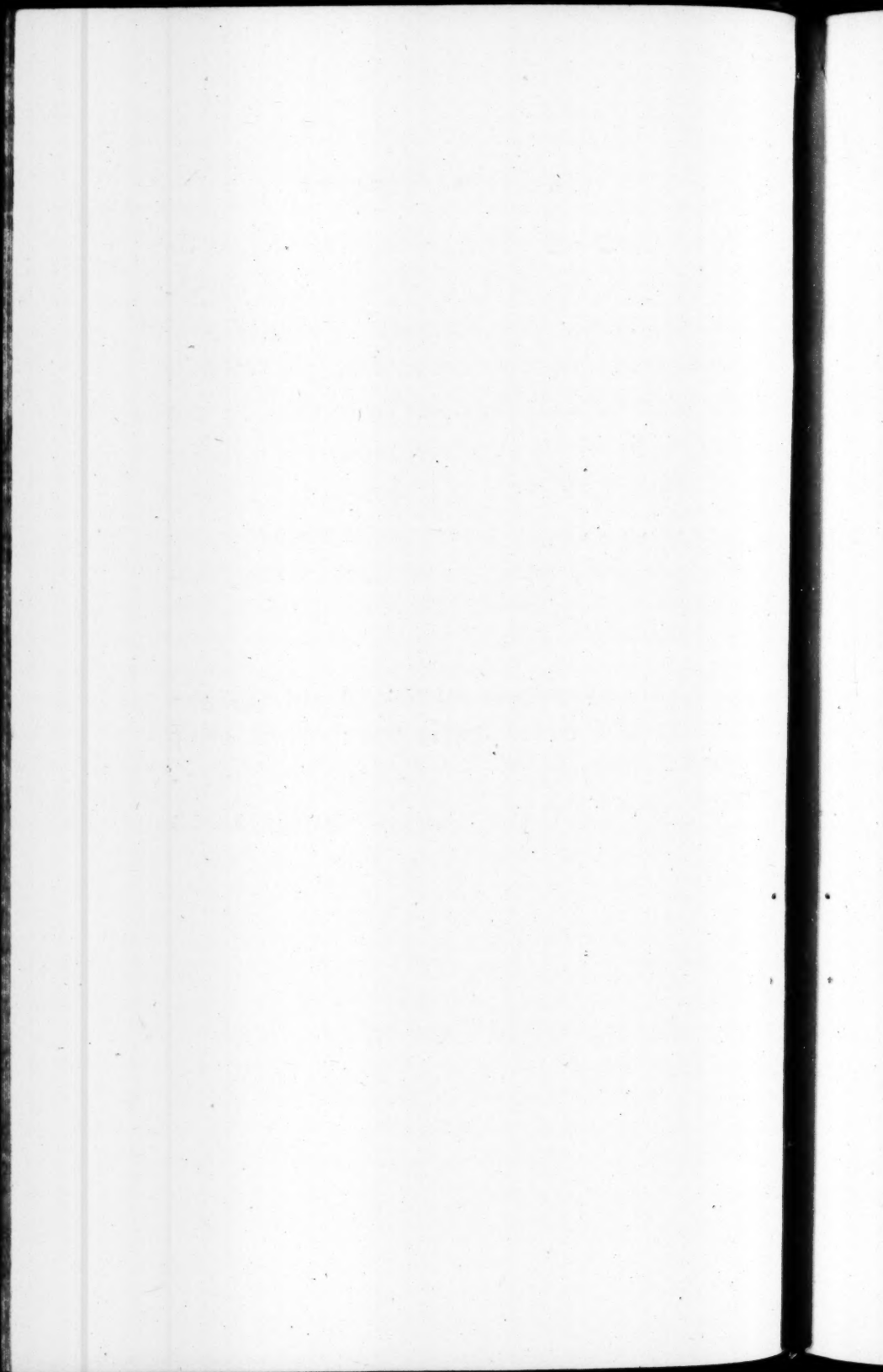


TABLEAU IX.

LE RENDEZ-VOUS POUR MARLY.

—“ **M**OI, je veux mon tambour !”

“ Ma fille, rendez le tambour à votre frère ! ce joujou-là n'est pas fait pour votre sexe !”

“ Encore deux petits coups, Maman ! & je vais le rendre !”

Ainsi parloit la jeune COMTESSE DE REMBLAY, en entrant dans le parc de Marly avec son mari, sa mère, & ses deux enfans.

“ Ma mère,” dit M. DE REMBLAY,
“ si nous allions rencontrer ici la MAR-

QUISE DE FORGES, & ma jolie cousine sa fille !”

“ C’est très-possible, mon gendre ; car je les apperçois ... Tenez ! votre cousine nous regarde ! ... Eh ! voilà le vieux BARON DES-ROSIERS, avec sa jeune femme ! Ils vont droit à elles ! ... ”

“ Oui, ma mère, nous allons nous rencontrer !”

“ C’est fait exprès, sans doute ; & je suis sûre que votre femme lui a donné ce rendez-vous. Eh bien ! il faut en convenir.”

“ Puis-je rien refuser à une femme comme la mienne ? ... Voyez ses titres,” ajouta-t-il, en montrant ses deux enfans ; “ car je ne parle pas de sa beauté, de ses vertus.”

“ Ah ! il est vrai, mon ami, mon cher Comte, que votre femme . . . Dites-moi donc, ma fille, ce que je leur dirai ? ”

“ Ma chère Maman, que vous êtes charmée de les voir . . . La tournure de la conversation & les circonstances vous suggéreront tout le reste. ”

On s'approchoit, pendant cette conversation. L'on se tut, lorsqu'on ne fut plus qu'à trente pas. La jeune Comtesse quitta le bras de son mari, & prit ses deux enfans, pour aller à sa tante, qui l'embrassa. Le Comte salua le vieux Baron son parent, & la jeune épouse qui lui enlevait une partie de ses espérances. Les deux belles-sœurs regardoient en dessous à qui feroit le premier pas . . . Enfin la mère de la COMTESSE DE REMBLAY s'avança, & la vieille Marquise courut à elle. On s'embrassa ; & aucun des projets de réserve, & de re-

proches couverts, n'eut son exécution. La Marquise dit simplement qu'elle avoit donné sa fille cadette au Baron, au lieu de la mettre au couvent; que sa fille aînée alloit procurer à la famille une alliance très-avantageuse, en épousant un homme en faveur. Elle le leur nomma, en s'approchant de l'oreille de sa belle-sœur; & cette espèce de confidence acheva la réconciliation. Le Baron fut très-gai. Il prit les deux enfans par la main, & dit qu'il les adopteroit un jour. On entra dans les jardins.

On y avoit fait quelques tours, lorsqu'on remarqua un beau jeune homme qui se promenoit seul, mais qu'on rencontroit toujours. Le Comte n'étoit pas jaloux : mais enfin sa femme étoit belle ; & quoique vertueuse & mère, à vingt-deux ans qu'elle avoit alors, elle pouvoit être aimée malgré elle. Ce qui lui donna cette idée, c'est

que le jeune homme tenoit ses yeux fixés sur elle, & qu'il affectoit de passer à côté de la Comtesse, quand il se trouvoit en retour dans la même allée : c'en étoit bien assez pour inquiéter le plus heureux des époux. Il auroit pu dire à la Comtesse, " Ce jeune homme vous regarde sans cesse : " mais il craignoit de le lui apprendre.

Tandis qu'il étoit dans cette perplexité, on entra dans une route tortueuse. Le Comte se proposa d'en profiter, pour tâcher de s'instruire. En effet on se sépara, on s'égara dans le bosquet. Le Comte, toujours attentif à son épouse, l'aperçut avec ses deux enfans, qu'elle avoit pris par la main, & sa mère. Il chercha le jeune homme avec précaution ; & enfin il eut le bonheur de le trouver derrière un gros buisson de genêts d'Espagne, auprès de la jeune Baronne.

“ Je vous adore,” lui disoit-il, “ vous le savez ! je sens tout le prix de ce rendez-vous !... Mais, mon adorable Euphrosine, si vous n’êtes pas à l’avenir moins timide, mon malheur est certain ! vous savez que nous étions convenus, lorsque le Baron vous demanda, que...”

“ Paix !” lui dit la jeune Baronne, en lui mettant la main sur la bouche ; “ ne répétez pas cela... je le fais... Attendez.. attendez !... je ne veux pas me perdre, & vous avec moi !... Je suis tendre... mais je suis prudente...”

“ Eh ! peut-on languir, à mon âge, sans espoir... sans rien qui... fasse prendre patience !...”

“ Paix donc !” (& elle regardoit de tous côtés ; le jeune homme lui-même étoit sur le qui-vive, à l’entrée d’une route par

laquelle il devoit s'échapper au moindre bruit). “ Vous êtes d'une pétulance !... Mon cher Marquis ! vous m'avez tant dit que je ferai l'arbitre de votre sort ; & vous ne m'en laissez pas disposer ! Si j'étois au couvent, ce feroit pis encore ! ”

“ Ah ! oui. ” Il lui baïsa la main ; un petit bruit fit tressaillir les deux amans ; & le Marquis fut en arrière avec une prestesse qui tenoit du prodige. Mais il n'alla pas loin. Il revint, & emmena la jeune Baronne dans le bosquet.

Le Comte eut bien de la peine à les y suivre. Il n'y parvint même qu'en faisant du bruit. Tout ce qu'il put entendre, quand le Marquis s'éloigna, c'est qu'on se donnoit un rendez-vous pour le lendemain aux quatrièmes des *Italiens*.

La Baronne rejoignit la compagnie : elle parut très-contente.

On revit encore le jeune homme, qui avoit l'air plus gai . . . Il regarda toujours la Comtesse ; & même il lui sourit, ce qui fit que le Comte le salua. Le jeune homme fut obligé de rendre le salut ; & le Comte l'aborda.

“ Je vous crois M. le MARQUIS DE GIENS,” lui dit-il, “ à en juger par votre ressemblance avec votre frère aîné.”

“ Oui, Monsieur,” répondit le Marquis ; “ & j'ai vu Madame la COMTESSE DE REMBLAY dans deux maisons.”

“ Vous avez de l'esprit,” lui dit le Comte ; “ je le vois.”

Cette réponse étoit un peu singulière ; & le Marquis la sentit. Il salua la Comtesse ; & à la première occasion il s'éloigna.

On revint de Marly. Le Comte tint, le lendemain, un de ses gens qui avoit beaucoup d'intelligence, en embuscade devant la porte du Baron. On remit une lettre à la jeune Baronne ; & ce fut le Marquis lui-même, sous la livrée de l'homme en faveur, qui devoit épouser la sœur de la Baronne. Par cette lettre, le Marquis changeoit le rendez-vous du spectacle, & le remettoit à l'Opéra pour le lendemain. Il la déposa sur la cheminée de l'antichambre. Le valet du Comte entra, ne trouva personne, la prit, & s'en empara pour son maître. Le Comte l'ouvrit, & la trouva conçue en ces termes :

“ Je tremble, ma charmante amie, que
 “ nous n'ayions hier été entendus à Marly,
 “ par le COMTE DE REMBLAY ! ce seroit
 “ un grand malheur ! En tout cas, allez
 “ aux *Italiens* aux premières ; je ferai au
 “ parterre, pour y jouir de votre vue.

“ Mais nous nous verrons demain à l’Opéra.
 “ Si je favois que le Comte eût pénétré no-
 “ tre secret, je ne verrois d’autres moyens
 “ d’éviter notre malheur que de lui faire
 “ un appel, & de nous battre : il me tue-
 “ roit, ou je le tuerois ; & personne n’en
 “ fauroit rien, par le choix d’un endroit
 “ solitaire, comme la forêt de Fontaine-
 “ bleau, par exemple. Demain nous cau-
 “ ferons de cela. Cachez à tout le monde
 “ que vous allez à l’Opéra. Votre mère
 “ vous aime ; elle fait quelquefois de petits
 “ mensonges en votre faveur ; & vous en
 “ êtes quitte pour une remontrance assez
 “ douce. A demain.”

“ Brûlez ma lettre.”

“ *Le petit Papa.*”

Le Comte fut un peu surpris de cette
 missive. Il comprit très-bien le dessein du
 Marquis, de lui faire un appel ; mais il
 n'en

n'en comprit pas les motifs puissans. Il n'entendit pas davantage la signature de *Petit Papa*. Il brûla cependant la lettre, suivant l'ordre très-impératif du Marquis, & se tint tranquille.

Six mois après, la jeune Baronne devint grosse. Le Comte n'en fut pas étonné. Le Baron fut ivre de joie ; & le Marquis voyagea. La Baronne eut une fille.

“ C'est toujours cela,” dit le Baron ;
“ j'ai quelqu'un à qui tenir.”

Il eut un fils l'année suivante ; un an après, deux jumeaux, mâle & femelle, qui vécurent ; la quatrième année de son mariage fut aussi féconde.

“ Diable,” dit-il, “ mais je vais avoir trop d'héritiers ! & il faut borner ma dé-

penſe, pour élever tout cela ! Six enfans en quatre années !”

Il en eut ſept, huit, neuf, dix, enfin juſqu'à douze. Tout le monde étoit émerveillé, excepté le Comte : mais il gardoit un profond ſecret, même avec ſon épouſe.

Enfin le Baron mourut. Le Marquis épouſa la veuve, & ſe fit un honneur infini dans le monde par ſa conduite généreuſe envers ſes beaux enfans : mais il exigea que le fils aîné prît ſon titre & ſon nom.

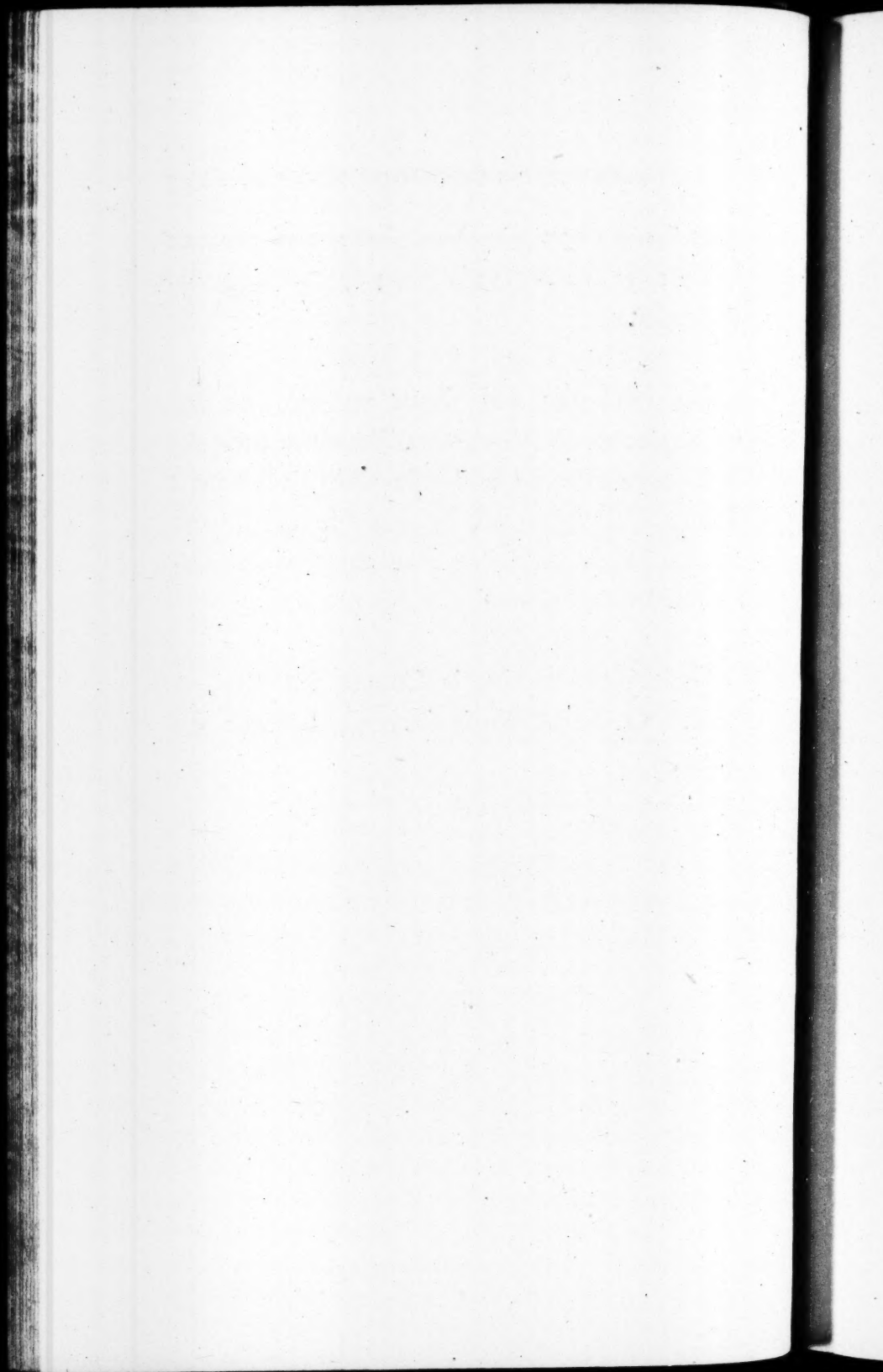
Le Comte le rencontra un jour, après tous ſes arrangemens ; ils en cauſèrent enſemble. Le Marquis ſ'en félicita.

“ Oui,” lui dit le Comte, “ vous êtes heureux, j'en conviens : mais à combien peu votre bonheur a tenu ! ſi j'avois dit un mot, le jour du rendez-vous pour Marly,

tout étoit changé. Vos soupçons étoient vrais ; je vous avois vu ; je vous avois entendu.

Le Marquis lui falta au col, en lui répondant :—“ Vous êtes l’homme unique, & mon meilleur ami ! Je vous dois tout ! Votre discrétion est le comble de l’honneur ; car vous l’avez eue contre vos intérêts.”

Huit jours après, le Comte fut tué en duel. Or le Marquis étoit un homme de Cour.



T A B L E A U X.

LES ADIEUX.

RIEN de si *avantageux* qu'un petit officier François.

La belle Présidente DE TOURVEL, non pas cette infortunée dont toute la France a pleuré le malheur, mais une autre plus douce, adorée de son jeune amant, & trompée seulement par son cœur, entroit dans sa loge à l'Opéra, la main appuyée sur le bras de son mari. Le jeune CHEVALIER DE FLOREVILLE, qui les accompagnoit, avoit préludé dans la voiture, en poussant un pied sous celui de la jeune Présidente ; & ils avoient ainsi conversé de la manière la plus expressive. Le Chevalier soulevoit.—

Que je vous aime ! La Présidente pressoit.—
Que vous m'êtes cher ! Le Chevalier faisoit
trois petits mouvemens rapides :—*Mais vos*
rigueurs m'impatientent. La Présidente ré-
pondoit, en pressant doucement :—*Vous*
voyez que je suis obsédée ; il ne me quitte pas.
Le Chevalier élevoit le pied de la Prési-
dente, qui cédoit.—*Il faut l'éloigner, &*
brusquer l'aventure ! La Présidente appuyoit
brusquement le talon, au point de faire un
peu mal.—*Brusquez, brusquez !*

L'on en étoit là quand on arriva au
spectacle. On descendit de voiture : on
monta le grand escalier : on parvint dans le
corridor ; & l'ouvreuse de loges mit la clef
dans la serrure : la porte s'ouvre : le Pré-
sident s'empresse : la toile étoit levée. Le
Chevalier s'étoit saisi de la belle main de
la Présidente, sur laquelle il savouroit un
long & délicieux baiser... Avec quel doux
ravissement elle lui répondoit !... Le Che-

valier partoît à minuit pour son régiment ; & ce baïser fur la main complettoit ses adieux : fix mois entiers alloient le séparer de sa belle cousine ; car Madame DE TOURVEL étoit sa parente.

Dirai-je quel opéra l'on jouoit ? Non, la Présidente l'avoit oublié : elle n'y pensa pas un seul moment : elle ne vit que le Chevalier : elle ne fut émue que de ses adieux ; & ce furent eux, & non *Iphigénie*, *Orphée*, ou *Armide*, qui l'attendrirent. Tout ce qu'elle sentit, c'est qu'on lui donnoit de la musique de *Gluck*, de cette musique vraiment dramatique qui s'amalgamoit à ses sentimens, à ses ressouvenirs, & qui moduloit tout ce que lui avoit dit le Chevalier, ses adieux sur-tout. Elle l'entendoit lui parler. L'expression de l'acteur étoit à lui : celle de l'actrice étoit à elle. Ils se parlèrent pendant tout le spectacle ; & même dans les ballets, ce fut avec lui

qu'elle dansa. Charme puissant de l'Amour, par lequel il s'empare de tous les plaisirs, & les transforme dans sa propre substance, tu prolongeas de trois heures, pour la Présidente DE TOURVEL, la présence du CHEVALIER DE FLOREVILLE.

Il étoit occupé à se préparer à partir : il avoit toujours remis : le dernier instant étoit enfin arrivé ; il n'y avoit pas un moment à perdre : les Anglois menaçoient nos côtes, ou nous menaçions les leurs : on préparoit une marine redoutable ; & l'on alloit briser les nœuds qui unissoient l'Amérique à l'Angleterre ; chef-d'œuvre de politique, & la gloire immortelle de Louis XVI.... Mais tout en se préparant, le Chevalier réfléchissoit aux moyens de gagner encore six heures de séjour à Paris. L'Amour ne compte pour rien les momens passés ; l'avenir est voilé pour lui : véritable enfant, il ne voit que le présent ;

il s'en occupe, & voudroit pouvoir l'arrêter.

Le Chevalier calculoit donc les instans : —“ En crevant les chevaux, j'arriverai à l'heure La Présidente s'est attendrie ; je l'ai vu : jamais elle ne m'avoit permis de lui baiser la main ! . . . Quelques instans de plus, & je suis heureux ! ”

Plein de cette pensée, il s'achemine chez la Présidente, après avoir donné ordre à ses gens de venir l'attendre avec sa chaise à cent pas de la porte ! grande discrétion ! Mais c'est un jeune officier ! . . . Il alla trouver la femme de chambre de la Présidente, un moment avant le retour de l'Opéra.

“ Je dois voir un instant ta maîtresse, à son retour : ne lui en parle pas ; feins

de l'ignorer... Il le faut; elle te prendroit en haine, si elle savoit que je te confie ce secret."

La femme de chambre crut le Chevalier. Monsieur & Madame arrivèrent. On soupa.

Cependant FLOREVILLE étoit dans la chambre à coucher de la Présidente, que sa femme de chambre avertit malgré sa promesse. Madame DE TOURVEL fut effrayée. Elle ne pouvoit renvoyer le Chevalier, sans que son mari s'en apperçût... Elle ne savoit comment faire... Elle prit le parti de se retirer dans son boudoir, & de faire mettre des draps à un lit de repos qu'on arrangea pour la coucher. Elle espéroit que le Chevalier s'ennuieroit seul; & elle chargea sa femme de chambre de le renvoyer sans bruit.

Mais que faisoit l'étourdi ? Se doutant, au retard, que la femme de chambre avoit instruit sa maîtresse, il se mit au lit, très-sûr qu'on le préserveroit de tout inconvénient. Il fut persuadé de son prochain bonheur, lorsque, vers minuit & demi, il entendit ouvrir dans la ruelle une porte dérobée. On s'avança en tâtonnant ; on le toucha ; on souleva le drap & les couvertures ; & l'on se mit au lit. La prudence vouloit que le Chevalier attendît, en feignant de dormir.

“ Vous dormez, ma chère,” dit une voix qui étoit bien celle du Président.

Mot. Le Chevalier tremblant, outre qu'il avoit la langue glacée, n'avoit garde d'ouvrir la bouche. Le mari voulut embrasser sa femme. FLOREVILLE se tint couché sur le visage, & tâcha de marquer la respiration du sommeil.

“ C’est dommage de l’éveiller,” dit le Président. Il se tint tranquille ; mais quelques instans après il fit une nouvelle tentative, qui ne lui réussit pas mieux. “ Il ne faut pas la contrarier,” dit-il tout haut ; & il s’endormit.

Dès que le Chevalier s’en apperçut, il se glissa doucement hors du lit, chercha ses habits, les trouva difficilement, s’habilla comme il put, & tâtonna pour rencontrer la porte : heureusement qu’il put l’ouvrir. Il sortit : mais où aller dans l’obscurité ? Il s’éloigna au hasard ; & trouvant la porte d’une chambre où il y avoit de la lumière, il pensa que c’étoit celle de la femme de chambre. Il tourna la clef : c’étoit celle du Président, qui avoit laissé son flambeau allumé. Le Chevalier s’en empara pour se guider ; & piqué du mauvais succès de son projet amoureux, il trouva plaisant d’écrire sur une belle feuille, *Adieu, Madame la Pré-*

fidente. Il sortit par l'escalier dérobé, traversa le jardin, &, toujours portant son flambeau, parvint à la porte où sa chaise l'attendoit, y monta, & partit.

Cependant M. le Président s'éveilla. Il ne trouva personne auprès de lui.

“ Serois-je retourné dans mon lit ? ” pensa-t-il : “ je le crois : ” & il se tranquillisa.

La Présidente, de son côté, étoit dans une mortelle inquiétude. Elle envoya enfin sa femme de chambre savoir ce qui se passoit. LOUISETTE entre dans la chambre à coucher de sa maîtresse avec une lumière. Le bruit qu'elle fit, éveilla le Président, qui entr'ouvrit le rideau.

“ Que voulez-vous ? ” dit-il à LOUISETTE . . . “ Je suis chez ma femme : où est-elle ? ”

“ Monsieur . . . Madame . . . est dans votre lit ! ”

La Présidente avoit suivi LOUISETTE. Elle se hâta de vérifier ce qu'elle annonçoit.

Le Président alla trouver sa femme.

“ Eh ! mon Dieu, Madame ! quelle idée ! ”

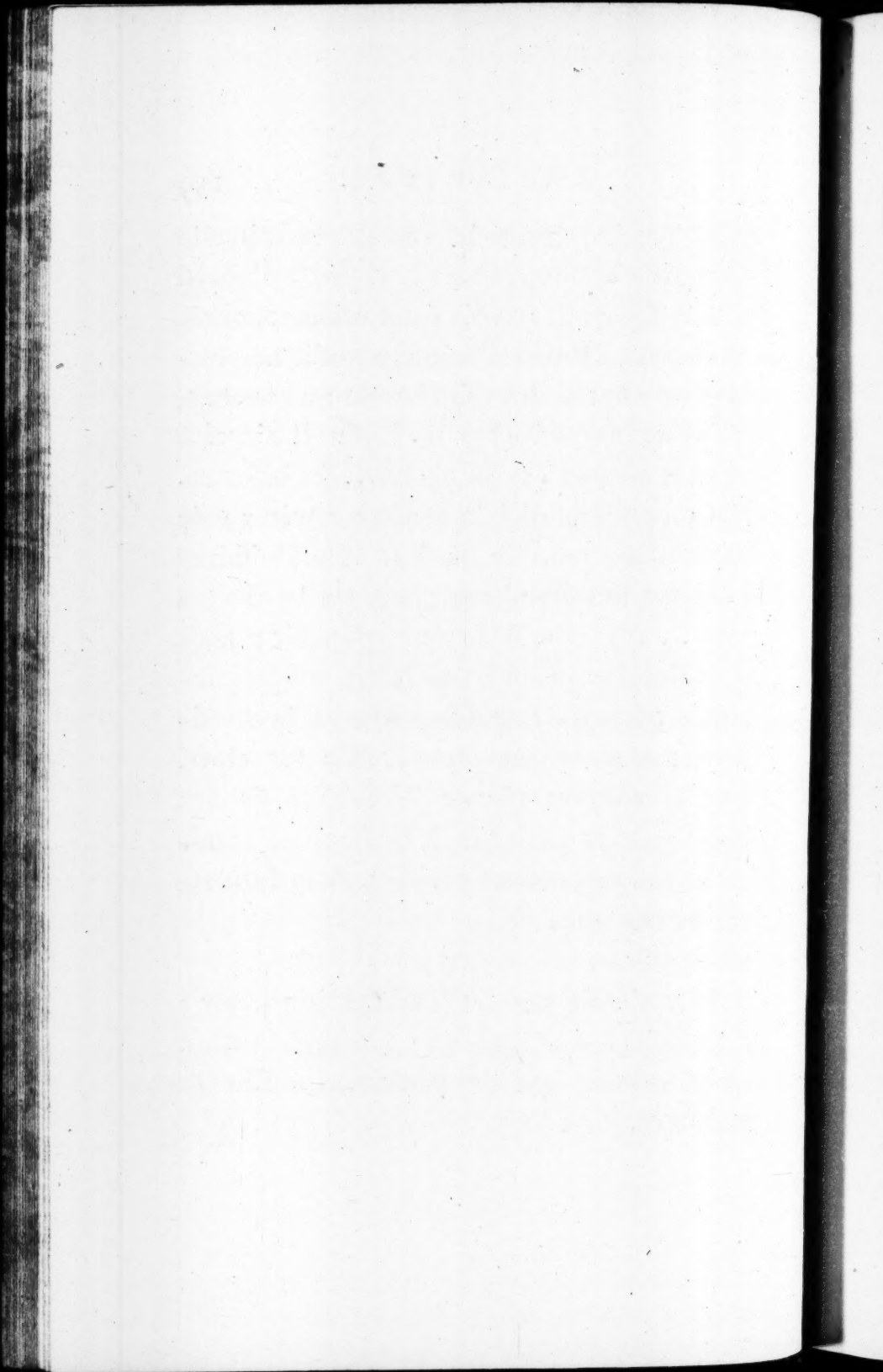
“ Vous m'incommodez, Monsieur ! je vous ai laissé. ”

Le Président se mit à côté d'elle ; & ils achevèrent heureusement la nuit.

Le matin, la Présidente rentra chez elle par la porte dérobée. Le Président prit sa robe de chambre, s'approcha de sa table, & lut : *Adieu, Madame la Présidente*. Il connoissoit l'écriture du Chevalier. Il fut

très-surpris : mais la vérité pouvoit-elle seulement se soupçonner ? Il pensa d'abord que le Chevalier avoit écrit ces mots après le dîner . . . Puis réfléchissant qu'il ne pouvoit être entré dans sa chambre à coucher, il eut des inquiétudes . . . Enfin il s'arrêta au plus affreux des soupçons . . . Il s'informa. Un vieux laquais à la fenêtre avoit vu de la lumière dans le jardin. Le Président chercha son flambeau ; on ne le trouva plus . . . Il crut sa femme coupable ; mais il dissimula, jusqu'à une lettre amphigourique qu'écrivit le Chevalier à la Présidente, & qu'il intercepta . . . Ce fut alors, que se croyant sûr de l'infidélité de son épouse, il se plaignit à la famille, administra ses prétendues preuves, & la fit mettre au couvent.

Elle n'étoit pas entièrement innocente ; mais elle n'avoit été que susceptible d'un écart moral, qui se pardonne. Elle se justifiera.



T A B L E A U X I.

LA RENCONTRE AU BOIS DE BOULOGNE.

—“ JE n'ai pas dormi : le soleil annonce le plus beau jour du printemps : je voudrais aller me promener au bois de Boulogne . . . ”

“ Vous n'êtes plus la même, depuis ce malheureux bal . . . Que vous est-il donc arrivé, Madame ? ”

“ Habillons-nous en amazône ; montons à cheval ; & . . . partons, suivies de quelques valets de pied . . . Je vous ferai une confidence qui me pèse depuis longtemps. ”

TOM. I.

M

La PRINCESSE DE *** sortoit de son palais, par une porte qui donnoit dans le parc, accompagnée de la BARONNE DE ***, qui possédoit toute sa confiance.

A peine furent-elles dans la compagnie, que la Princesse dit, en soupirant : “ Vous ne me parlez plus de ce bal ! ”

“ Je craignois d’être importune, ” dit la Baronne : “ je n’arrache pas les secrets ; je me contente de les recevoir : mais je les garde bien. ”

“ Je le fais, ” reprit la Princesse, “ & depuis long-tems, je brûle d’envie de vous confier le mien Mais . . . ce qui m’a retenue, ce n’est pas la défiance. ”

“ Vous m’inquiétez, Madame ! Ce n’est pas la défiance ! quel motif avez-vous ? ”

“ La crainte du ridicule J’ai... un goût romanesque ; & ... je rougissois... de l’avouer... Vous savez que j’entretins long-tems au bal un masque parfaitement bien fait : je ne vous cacherai pas qu’il me plut ! Non qu’une passion coupable soit entrée dans mon cœur ; mais je l’ai trouvé si aimable, si intéressant, que je voudrois le connoître, pour le servir de tout mon crédit... C’est tout, au moins... Je connois mes devoirs, & ...”

“ Je vous rends justice, Madame ; & votre cœur est pur, comme votre beauté. Que ne m’avez-vous parlé plus tôt ? Je l’aurois cherché : peut-être l’aurois-je découvert ! ... Je me rappelle... Il m’a paru jeune & bien fait.”

“ Je voudrois le protéger ; mais non pas.... Que j’aime cette solitude ! elle repose mon imagination...”

“ Ah ! vous aimez l'inconnu.”

“ Et quand je l'aimerois !... ferois-je coupable ?”

“ Non ; mais vous pourriez vous exposer... Il me faut une entière confiance... Ne me déguisez rien ! il y va de votre repos, &... du mien, qui dépend absolument du vôtre.”

“ Vous savez toujours me faire une douce violence... Et moi, je me meurs d'envie de vous parler ; &... je ne fais qui me retient encore... Mais ici nous sommes seules... bien seules...”

“ Vous redoublez ma curiosité, Madame !”

“ Je désire plus que tout au monde,” reprit la Princesse, en hésitant un peu,

“ de revoir mon aimable inconnu . . . Mais pourquoi donc a-t-il tant de pouvoir sur mon cœur ? ”

“ Parce qu’il est aimable. ”

“ Mais il ne l’est pas comme les autres hommes : il a un charme *féique* . . . Il me semble que c’est plutôt un sylphe qu’un mortel. ”

“ C’est que vous ne l’avez qu’entrevu dans un moment où le charme du plaisir l’embellissoit : si vous aviez été triste ou souffrante, il vous auroit paru cent fois moins aimable. ”

“ Je veux le croire : mais enfin, je l’ai trouvé charmant. ”

Ce fut avec ces discours & de semblables que la Princesse & la Baronne entrèrent

dans le bois de Boulogne. Elles tournèrent la tête, & elles apperçurent des cavaliers à une grande distance.

“ Le cœur me bat,” dit la Princesse :
“ si c’étoit-là mon inconnu !”

La Baronne sourit, & fit entrer son cheval dans une route. La Princesse la suivit. Elles n’avoient pas fait trente pas qu’elles entrevirent un carrosse arrêté.

“ Je veux descendre,” dit la Princesse,
“ & voir qui se tient là tranquille dans sa voiture ! Surement c’est une femme.”

“ Peut-être,” répondit la Baronne,
“ font-ce deux amans que vous dérangerez.”

“ Il n’importe,” reprit la Princesse :
“ je veux être indiscrette : je souffre, & je

fuis fans pitié : d'ailleurs j'ai des preffentimens."

La Baronne fit signe à un valet de pied. Elles descendirent. La Princesse s'avança hardiment à la portière, qu'elle ouvrit. Qui étoit-ce ? le MARE'CHAL DE BIRON, presque aveugle, qui recevoit par une portière ouverte de l'autre côté les rayons bienfaifans du soleil.

La Princesse, un peu honteuse, lui dit : " Monsieur le Maréchal, j'étois indisposée à votre dernière revue ; mais j'irai à celle-ci ; & j'espère vous y voir."

" Madame," lui répondit-il, fans la reconnoître, j'aurai soin de vous y faire bien placer."

La Princesse se retira, très-aïse de n'avoir pas été reconnue. Elle remonta à cheval,

quitta la petite route, & en suivit une autre.

La Baronne n'avoit pas encore repris le sien, que tenoit un valet de pied, lorsqu'elle entendit venir de leur côté : c'étoit un des deux cavaliers qu'elles avoient apperçus lorsqu'elles étoient entrées dans le bois. Il passa rapidement : la Princesse fit un cri.

“ Qu'est-ce, & qu'avez-vous, Madame ? ”
lui dit la Baronne effrayée.

“ C'est mon inconnu ! ”

“ Et vous a-t-il vue ? ”

“ Non : j'ai retenu mon cheval ; & il ne l'a pas entendu . . . C'est lui ! je ne fais quoi me l'a fait reconnoître ! Il a son chapeau rabattu . . . mais . . . il est charmant ! ”

Comme elle achevoit ce mot, on entendit le galop d'un cheval qui revenoit par la route où étoient les Dames : c'étoit le Cavalier. Il passa près de la Princeſſe : tous deux retinrent en même tems leurs courſiers ; & le Cavalier regarda fixement la belle : c'étoit ſon frère !

“ Eh quoi ! c'eſt toi qui te mêles de me charmer ! ” lui dit-elle. Ah, méchant ! pourquoi ne t'être pas fait connoître ? ”

“ Pour te faire éprouver ſans danger les délices & les tourmens d'une paſſion naiffante. ”

“ Voilà le charme détruit ! . . . Mais je ſuis avec ton mari, qui t'adore, qui fait tout par moi, & qui va te donner la réalité de tes chimères : car nous changeâmes d'habit ; & tu le pris enſuite pour moi. Il vient de paſſer ; & c'eſt lui qui eſt ton aimable inconnu ! ”

“ Je favois tout cela, Madame,” s’écria la Baronne : “ jugez comme j’ai dû vous plaindre !”

La Princesse rougit ; mais un mouvement de joie agita son cœur. Elle sentit qu’il faut un peu d’illusion pour aimer son mari : elle courut rejoindre le sien, & s’éloigna seule avec lui.

“ Elle nous quitte !” dit la Baronne.

“ Sans doute ! elle veut se convaincre du prodige ; & foyez sure que si elle retrouve l’amant dans le mari, la voilà heureuse pour long-tems, peut-être pour toujours... Mais suivons-la.”

Ce moyen singulier réussit pour ranimer un sentiment presque anéanti par l’habitude.

TABLEAU XII.

LA DAME DU PALAIS DE LA REINE.

—“ **V**OTRE toilette est parfaite, Madame ! & vous êtes la Reine des belles, la Reine des cœurs, autant que celle de France !”

Ce compliment étoit vrai : il étoit adressé à la Souveraine, prête à partir pour aller chez le Roi. Deux pages la précédoient : derrière étoit BRISSAC, noble reste des antiques Chevaliers ; & le Duc d'AYEN causoit avec lui. Ce dernier se retourne, au départ de la Reine ; & remarquant sa chaussure unie, de la couleur tendre des feuilles nouvelles du printems :—“ Madame,” lui dit-il, “ *l'univers est à vos pieds.*”

“ Ah ! je le crois,” dit le MARE’CHAL DE BRISSAC ; “ & je crains fort que Madame ne soit obligée de faire bientôt comme cette Princesse qui ne sortoit pas de peur de faire tourner toutes les têtes !”

“ Nous venons d’en avoir un exemple,” dit la Dame du Palais.

“ C’étoit un fou ; mais c’étoit un homme : & si la parure devoit encore produire un seul effet pareil, j’y renoncerois . . .”

La Dame qui venoit de parler à la Souveraine, étoit brune & charmante ; mais elle perdoit la moitié de son éclat lorsqu’elle étoit auprès d’ANTOINETTE. C’est elle qui fut le modèle des riens délicieux, des graces mignardes, de la marche enfantine, de tout ce qui fait chérir une femme comme jolie, comme bijou, comme pro-

voquante. Elle n'avoit pas d'amans, quoique libre, quoique adorée de tous les hommes qui l'entouroient. Elle n'aimoit alors que deux êtres au monde, la Reine, & une jeune orpheline qu'elle avoit rencontrée enfant deux années auparavant. On se rappelle que la Reine avoit trouvé un joli petit garçon auquel cette Fée souveraine avoit fait des caresses & des questions... La Dame du Palais étoit présente : elle fut touchée, attendrie. De retour à Versailles, elle apperçut un jour à la grille en dehors, une petite fille d'une aimable figure, & qui la regardoit attentivement. Elle s'approcha de la grille pour lui parler.

“ Vous trouvez donc du plaisir à me regarder, ma petite ? ”

“ Oui, Madame. ”

“ Comment me trouvez-vous ? ”

“ Oh ! bien belle ! & aussi bien bonne de me parler ! ”

“ Vous êtes jolie aussi. ”

“ Et de quoi ça me servira-t-il ? Peut-être à devenir une malheureuse ! ”

“ Quelle singulière idée, mon enfant ! ”

“ Oh ! Madame, elle est vraie ; car c'est notre voisine qui le disoit à sa voisine, le jour de la mort de ma pauvre mère. ”

“ Vous n'avez plus de mère ? ”

“ Ni de père, Madame. ”

“ Orpheline ! ”

“ Tout-à-fait. ”

“ Pauvre enfant ! Elle me touche . . . Ouvrez la grille, ” dit-elle à un garde Suisse ; “ je veux la prendre avec moi. ”

“ O Madame,” s’écria l’enfant, “ feroit-il possible !”

“ Quel âge avez-vous ?”

“ Quatorze ans.”

“ Vous n’en paroissez pas dix !”

“ C’est que j’ai souffert.”

“ Pauvre petit être !” dit Madame de ***.

Elle continua de causer avec l’enfant. En s’en retournant au château, elle la fit approprier ; AGATHE soupa ; & on la mit au lit.

Le lendemain l’enfant parut charmante devant sa protectrice, qui la prit tellement en amitié qu’elle ne pouvoit plus s’en séparer. Ce qu’il y a de particulier, c’est que Madame de *** ne s’informa pas de

la famille d'AGATHE; elle avoit cru en favoir assez, en apprenant qu'elle étoit orpheline & abandonnée. Elle craignoit de lui trouver des oncles & des tantes, qu'elle auroit pu accuser de dureté. Elle vivoit donc dans une sécurité parfaite : ses sentimens pour AGATHE contribuoient à son bonheur. AGATHE y répondoit avec ardeur. Souvent Madame de *** faisoit coucher AGATHE avec elle; & alors cette enfant dormoit sur le sein de sa déesse bien-faisante. Quel bonheur ! il étoit d'autant plus réel, que rien n'en altéroit l'innocence.

J. J. Rousseau dit une chose effrayante dans son *Emile* . . . “ Un homme est heureux ; rien ne le frappe ; on ne voit
 “ aucun changement extérieur qui puisse
 “ l'affecter ! cependant il tombe dans le
 “ désespoir Il n'a reçu qu'une lettre
 “ qui vient de soixante lieues.”

Une

Une nuit que Madame DE *** faisoit partager son lit à la jeune AGATHE, qu'elle avoit depuis quatre ans, elle lui témoigna plus d'amitié que jamais . . . La jeune personne y répondoit avec une vivacité qui ne pouvoit déplaire. Enfin on s'endormit. Madame DE *** rêva : elle eut un de ces songes ravissans dans lesquels il semble que la nature nous envoie un sylphe ou une sylphide pour nous procurer le bonheur suprême. Elle soupiroit : elle étoit dans l'ivresse . . . Elle s'éveilla enfin . . . pressée dans les bras d'AGATHE.

“ Ah ! ” lui dit-elle, “ tu fecondois l'illusion ! ou peut-être l'as-tu fait naître par tes caresses ! . . . Je vois que tu m'aimes tendrement, puisque c'est à mon insu que tu me les prodigues ! ”

“ Oui, ” lui dit AGATHE, “ je vous dois tant de reconnoissance. ”

TOM. I.

N

“ Ah ! ne m'en parles pas !... Ta tendresse m'a tout payé : mais d'où vient le charme qui m'attache à toi ? Jamais il n'en fut de plus fort, de si doux, de si délicieux ! ”

AGATHE enchantée ne lui répondoit que par un baiser.

Quelque tems après, Madame DE *** se trouva légèrement indisposée. On eut de l'inquiétude pour sa santé... Elle fut obligée de rester chez elle : on fit avertir un médecin, qui lui tâta le pouls.

“ Madame, éloignez vos femmes. ”

“ Qu'y a-t-il donc ? ”

“ Du très-particulier, dont vous devez vous douter. ”

“ Je ne me doute de rien... Je veux qu'AGATHE reste. ”

“ Non, Madame, il ne le faut pas.”

“ Vous m’effrayez !”

“ Cela ne se peut pas ! car enfin, Madame, vous savez mieux que personne...”

“ Quoi, que fais-je ? Allons, parlez donc.”

“ Ah ! c’est trop fort aussi ! Que vous êtes grosse, Madame !”

“ Que je suis allez, vous êtes un fou.”

“ Conduisez-vous néanmoins en conséquence, Madame, si vous ne voulez exposer ni votre honneur, ni votre vie.”

“ Vous m’étonnez ... Mais répondez-moi ; un sylphe peut-il mettre dans l’état où je suis ? vous dites que...”

“ Certainement, Madame,” répondit en riant le Médecin . . . Mais une femme d’esprit comme vous . . . ”

“ Je m’entends. Je ne crois pas qu’il y ait des êtres réels qu’on appelle sylphes ; mais dans un songe . . . singulier . . . ”

“ Non, Madame, si le songe est singulier . . . Mais s’il est ordinaire . . . ”

“ Je ne vous entends pas ! ”

“ Tout ceci n’est que du verbiage, Madame : mon devoir est de vous déclarer votre état, & de vous donner mes soins, lorsqu’ils vous seront nécessaires. Réfléchissez ; vous ne sauriez vous en imposer vous-même. ”

Le Médecin salua & fortit.

“ Comprends-tu quelque chose à tout ceci, ma chère AGATHE ? ”

“ Hélas ! oui, Madame . . . ma position est la plus singulière qui ait jamais existé . . . Mais me pardonneriez-vous ? ”

“ Oui, je te pardonnerai . . . Mais comment peux-tu être coupable envers moi ? ”

“ Je suis de la maison de C***. On m’a mis page chez la Reine ; malgré mon extrême jeunesse, je devins passionnément amoureux de vous . . . Je savais combien vous étiez compatissante ; je profitai d’un accident arrivé il y a trois ans, pour faire croire à ma famille que j’avais péri : on l’a cru. J’achetai à Paris des habits de pauvre fille ; & je vins me mettre sous vos yeux. Je n’espérai que d’être pris à votre service, ou d’être placé par vous, & de vous avoir des obligations qui m’approcheroient de vous. Votre extrême bonté a fait davantage. Voilà tout. ”

“ Vous êtes garçon ! ”

“ Oui, Madame, ” dit le page, en tombant à ses genoux.

“ Je vous ai trop aimé, AGATHE, pour vous haïr . . . Un profond secret ! Mais il faut vous éloigner, & que vous employiez la plus grande adresse à reprendre votre sexe ! ”

“ Je le ferai, Madame, pénétré de votre bonté . . . ”

“ Vous avez détruit le charme de ma vie, par le plus hardi des attentats . . . Mais vous êtes un peu mon parent . . . Mais vous êtes . . . AGATHE . . . Mais . . . je vous adore . . . Vous êtes le premier & le seul objet qui ayiez charmé mon cœur . . . Avec quelle adresse . . . Par quelle fatalité . . . Je n'en reviens pas ! ”

“ On concevra moins encore comment à l'âge de treize ans, que j'avois, on peut brûler d'une flamme si vive ! J'étois résolu de mourir ou de vous approcher... J'y devois tout employer.”

“ Cruel,” lui dit Madame DE ***, “ je ne faurois plus... t'aimer... Mais je ne te haïrai pas... Je te servirai... Je mettrai mon bonheur à faire le tien, dans l'état convenable que tu dois embrasser... Rentre dans ta famille... Reprends ton sexe... & songe à choisir un moyen qui ne compromette ni ton honneur, ni le mien.”

“ Il est trouvé,” répondit le Page ; il le dit, & Madame DE *** fut contente : mais il faut encore le taire.

La belle Dame sentit alors de quelle importance étoient les avis du Médecin ;

elle le redemanda, lui fit une demi-confiance, & feignit une maladie. Elle mit au monde une fille, qu'elle fit appeler AGATHE. Cette enfant est chérie de sa mère, qui n'en avoit jamais eu, quoiqu'elle eût été mariée. La petite AGATHE a onze ans ; c'est la réunion de tout ce qu'ont d'attraits Vénus, l'Amour, les Graces, & & Psyché. Elle a une belle perspective ! & le mort heureux à qui elle doit le jour, est le seul qui doit être instruit du secret de sa naissance.

On est curieux de savoir ce qu'est devenu ce Page, le plus hardi de tous. Il a servi, s'est distingué ; devenu homme parfait, il a épousé secrètement Madame DE ***, mère de sa fille. La gêne que leur impose une union qu'ils ne peuvent déclarer, les conserve toujours amans : ils ne se voient qu'à la manière des époux Lacédémoniens.

Mais

Mais le contentement de leurs cœurs les dédommage. La fausse AGATHE est un phénomène ! jamais elle n'a ressenti ni marqué un seul désir à une autre femme.

FIN DU TOME PREMIER.

TOM. I.

O



